

# BRISE-MOI LES OS

Raven



# Brise-moi les Os

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Amputation de l'Âme	4
Chapitre 2 : Le Sanctuaire de Verre	10
Chapitre 3 : L'Aveu du Fantôme	17
Chapitre 4 : La Première Incision	25
Chapitre 5 : Le Panoptique	31
Chapitre 6 : Miroirs sans Tain	38
Chapitre 7 : La Mémoire des Fibres	45
Chapitre 8 : L'Autel du Collectionneur	52
Chapitre 9 : La Danse des Pantins	60
Chapitre 10 : L'Ozone et la Colophane	66
Chapitre 11 : Le Syndrome du Membre Fantôme	73
Chapitre 12 : La Loi de la Gravité	79
Chapitre 13 : Le Rituel des Pointes	86
Chapitre 14 : L'Inversion des Pôles	92
Chapitre 15 : L'Apothéose du Titane	98
Chapitre 16 : L'Autopsie du Consentement	104
Chapitre 17 : Os Brisés, Âmes Liées	110

# Chapitre 1

## L'Amputation de l'Âme

Le titane est un amant froid. Il ne se réchauffe jamais tout à fait, même après des heures passées contre la peau, niché au cœur de la moelle comme un parasite d'argent. Isadora glissa ses doigts squelettiques le long de sa cuisse droite, là où la peau, autrefois translucide et tendue par le muscle pur, n'était plus qu'un parchemin rugueux, boursoufflé par une balafre de vingt centimètres. Une fermeture éclair de chair mal refermée.

Sous la pulpe de ses doigts, elle sentit la plaque. Six vis. Un pont métallique jeté au-dessus du gouffre de son échec.

Dehors, le ciel de Paris avait la couleur d'une ecchymose en fin de vie. Dans ce deux-pièces du 18ème arrondissement qui sentait la poussière stagnante et le thé rance, le silence était une ponctuation que seul le tic-tac d'une horloge dérégulée osait briser. Isadora ne dansait plus, mais elle chorégraphiait son agonie. Chaque mouvement était calculé pour éviter l'élancement, cette décharge électrique qui partait de sa hanche pour mourir dans son orteil, lui rappelant avec une cruauté méthodique qu'elle n'était plus qu'une symphonie inachevée.

Elle s'approcha du miroir piqué de rouille de l'entrée. Ce qu'elle y vit ne méritait pas de salut. Ses pommettes saillaient comme des lames de rasoir sous une peau trop pâle, et ses yeux — ces grands orbes sombres qui avaient autrefois capté les projecteurs du Bolchoï — semblaient avoir absorbé toute la noirceur du monde. Elle était une créature de verre brisé, recollée à la hâte avec de la colle de mauvaise qualité.

Elle se laissa glisser au sol, le dos contre le mur froid. Sa jambe droite restait

obstinément raide, une colonne de refus.

*\*Craque.\**

Le son n'existait que dans sa tête, mais il était plus réel que le bruit de la circulation sous ses fenêtres. C'était le son de sa carrière volant en éclats sur le plateau du Palais d'Hiver. Un *\*grand jeté\** qui aurait dû être une apothéose et qui s'était terminé dans un hurlement de fibres déchirées et d'os broyés. Elle se souvenait de l'odeur de la cire du parquet, si proche de son visage, et du regard horrifié du premier danseur. Elle se souvenait surtout de la sensation d'être une marionnette dont on avait coupé les fils.

Sur la table basse, jonchée de flacons d'antalgiques vides et de tasses ébréchées, reposait une enveloppe.

Elle n'avait pas de timbre. Pas de cachet de la poste. Juste son nom, « Isadora Vance », écrit d'une calligraphie si précise qu'elle en devenait chirurgicale. L'encre était d'un noir profond, presque bleuté, comme du sang veineux.

Elle l'avait trouvée glissée sous sa porte le matin même. Elle la fixa pendant de longues minutes, respirant l'odeur qui s'en dégageait. Ce n'était pas le parfum de la ville. C'était l'odeur de l'ozone, de la neige fraîche et d'un antiseptique haut de gamme. L'odeur d'une promesse qu'on n'ose pas formuler à voix haute.

Isadora déchira le papier épais.

*\*« La douleur est une information, Isadora. Pas une condamnation. Vous rampez dans la vallée alors que vous avez été conçue pour les sommets. L'Altitude vous attend. Venez récupérer ce qui vous appartient, ou finissez de mourir dans l'ombre. »\**

Pas de signature. Juste des coordonnées géographiques en Suisse et un nom : *\*La Clinique de l'Altitude\**.

Un rire sec, semblable à un froissement de parchemin, s'échappa de sa gorge sèche. C'était absurde. C'était le genre de piège que l'on tend aux bêtes blessées pour les achever avec élégance. Et pourtant, son cœur, cette petite chose atrophiée par deux ans de deuil de soi, se mit à cogner contre ses côtes avec une violence oubliée.

Elle se releva en grimaçant, s'appuyant sur le rebord de la table. Elle se dirigea vers le placard du couloir. Là, dans l'obscurité, reposait un sac de sport en toile, vestige d'une autre vie. Elle l'ouvrit.

À l'intérieur, ses dernières pointes.

Elles étaient d'un rose sale, le satin usé jusqu'à la corde aux extrémités, durcies par la sueur séchée et le sang. Isadora les sortit comme on manipule des reliques sacrées, ou les restes d'un enfant mort-né. Elle caressa le ruban de soie. Elle se souvint de la sensation de la boîte écrasant ses métatarses, cette douleur exquise qui signifiait qu'elle était vivante, qu'elle était une déesse de l'éphémère.

Aujourd'hui, la douleur n'était plus exquise. Elle était stérile. Elle était un bruit de fond, une radio dérégulée qui crachotait sa défaite en boucle.

Elle boita jusqu'à la cuisine, une pièce minuscule où la lumière vacillante d'un néon fatigué donnait à tout une teinte de morgue. Elle posa les chaussons dans l'évier en inox.

Elle craqua une allumette. La petite flamme vacilla, reflétant une lueur sauvage dans ses pupilles dilatées.

— Brûle, murmura-t-elle.

Le satin prit feu instantanément. La fumée qui s'en dégageait était âcre, une odeur de

colle brûlée et de rêves calcinés. Isadora regarda les pointes se recroqueviller, se transformer en squelettes noirs de carbone. Elle ne détourna pas les yeux. Elle voulait que cette odeur imprègne ses poumons, qu'elle devienne le dernier vestige de la Isadora qui avait besoin d'applaudissements pour exister.

L'invitation sur le comptoir semblait briller sous le néon.

Elle savait ce qu'était Elias Thorne. Tout le monde dans le milieu de la danse connaissait le nom du "Boucher des Alpes" ou du "Saint des Estropiés", selon la version de la légende à laquelle on choisissait de croire. Un homme qui ne soignait pas, mais qui reconstruisait. Un homme dont les honoraires ne se comptaient pas en francs suisses, mais en soumissions totales. On racontait que certaines n'en revenaient jamais, et que celles qui revenaient n'étaient plus tout à fait humaines. Elles étaient des automates d'une perfection terrifiante, capables de performances que la biologie ordinaire aurait dû interdire.

Isadora ramassa l'enveloppe. Elle sentit la texture du papier sous son pouce. Elle imagina des mains froides se refermant sur sa jambe brisée. Elle imagina la douleur de la rééducation, une douleur dirigée, sculptée par une volonté étrangère.

Une bouffée de chaleur, presque érotique dans sa violence, lui traversa le bas-ventre. Ce n'était pas de la peur. C'était de l'espoir, la forme la plus toxique de la maladie.

Elle retourna dans la chambre, ignorant l'élancement de son fémur. Elle sortit une petite valise, y jeta quelques vêtements noirs, des pulls en cachemire élimés, et le flacon de morphine qu'elle gardait pour les nuits où le fantôme de sa jambe hurlait trop fort.

Elle s'arrêta devant le miroir une dernière fois. Elle prit un rouge à lèvres rouge sang, une relique de ses soirs de première au Bolchoï, et traça une ligne brutale sur sa bouche. Le contraste avec sa peau livide était obscène. Elle ressemblait à une plaie

ouverte.

— Casse-moi, Elias, chuchota-t-elle à l'adresse de l'ombre qui semblait déjà l'attendre dans le reflet. Casse-moi tout à fait, ou rends-moi mes ailes.

Elle ne prit rien d'autre. Pas de photos de sa famille qu'elle n'avait plus vue depuis l'accident, pas de médailles, pas de lettres d'admirateurs jaunies. Elle laissa l'appartement tel quel, une tombe ouverte.

Lorsqu'elle franchit le seuil, elle ne ferma pas la porte à clé. Elle s'en moquait. Tout ce qu'elle possédait de précieux tenait dans la raideur de sa démarche et dans la rage sourde qui bouillonnait derrière ses côtes.

L'air de l'escalier était frais. En descendant les marches, une par une, avec une lenteur de suppliciée, elle sentit le titane protester. Elle sourit.

Le voyage vers la Suisse ne serait pas une convalescence. Ce serait une descente aux enfers. Et elle n'avait jamais été aussi impatiente de rencontrer le diable.

Arrivée sur le trottoir, un taxi l'attendait déjà. Elle n'en avait pas commandé. Le chauffeur, un homme dont le visage restait plongé dans l'ombre d'une casquette, ne dit pas un mot. Il descendit simplement pour prendre sa valise.

Isadora s'installa sur la banquette arrière, le cuir froid contre ses cuisses. Elle regarda l'immeuble décrépit s'éloigner alors que la voiture s'élançait dans les rues de Paris. Elle ne regardait pas en arrière. Ses yeux étaient fixés sur l'horizon, là où les montagnes déchiraient le ciel, là où un homme l'attendait pour disséquer son âme et, peut-être, recoudre son corps avec les fils d'une nouvelle servitude.

Le trajet vers la gare fut un flou de lumières citadines. Elle se sentait déjà anesthésiée, comme si l'influence de Thorne s'étendait par-delà les frontières, un filet de soie et

d'acier se resserrant autour d'elle.

Dans le train qui l'emportait vers les hauteurs, Isadora appuya son front contre la vitre glacée. Le paysage changeait, les plaines devenant des contreforts, la grisaille devenant une blancheur aveuglante. Elle ferma les yeux et visualisa sa jambe. Elle ne vit pas l'os, ni le muscle. Elle vit une cage.

Et elle entendit, pour la première fois, une voix suave et glaciale murmurer dans le rythme des rails :

— \*Entrez, Isadora. La leçon va commencer.\*

# Chapitre 2

## Le Sanctuaire de Verre

La neige ne pardonne rien. Elle recouvre les fautes, étouffe les cris et uniformise la laideur du monde sous un linceul d'une blancheur obscène. À mesure que la berline noire grimpait les lacets tortueux vers les sommets du Valais, Isadora sentait l'air s'appauvrir, devenir une lame qui lui tranchait les poumons à chaque inspiration.

Le Sanctuaire de Verre n'était pas une clinique. C'était une excroissance de la roche, une structure de béton banché et de parois translucides suspendue au-dessus du vide, défiant les lois de la pesanteur avec une arrogance toute mathématique. Isadora colla son front contre la vitre. Sa jambe gauche, celle qui n'était plus qu'un assemblage de chair traumatisée et d'alliage de titane, battait au rythme sourd d'une migraine localisée. Elle détestait ce membre étranger. Elle détestait la faiblesse qu'il lui imposait, cette démarche saccadée qui insultait la mémoire de ses entrechats.

Le chauffeur s'arrêta devant un portail de fer noir qui semblait avoir été forgé dans les tréfonds d'un cauchemar victorien, contrastant violemment avec la modernité clinique du bâtiment principal. Sans un mot, il ouvrit la portière. Le froid s'engouffra, brutal, s'attaquant immédiatement à sa cicatrice.

— Bienvenue chez vous, Mademoiselle Vance.

La voix n'appartenait pas au chauffeur. Elle venait de l'interphone, métallique et dénuée de toute chaleur humaine.

Elle descendit, s'appuyant lourdement sur sa canne en carbone — un accessoire qu'elle traitait avec le mépris qu'on réserve à un bourreau. Le hall d'entrée était un

désert de marbre gris. Pas de réceptionniste, pas de fleurs séchées, pas d'odeur rassurante de désinfectant bon marché. Ici, l'air sentait l'ozone et le vide. Le silence était si dense qu'elle entendait le grincement infime de ses propres articulations.

— Avancez jusqu'au bout du couloir, Isadora. Ne faites pas attendre la perfection.

Elle crispa ses doigts sur le pommeau de sa canne. *\*La perfection.\** Ce mot était une insulte pour celle qui se sentait comme un vase recollé à la hâte. Elle traversa la nef de verre, ses pas résonnant comme des coups de feu. À sa gauche, le précipice ; à sa droite, des murs d'un blanc chirurgical qui semblaient vouloir l'absorber.

Au bout du corridor, une double porte s'ouvrit silencieusement.

La pièce était vaste, baignée d'une lumière crue qui ne laissait aucune place à l'ombre. Elias Thorne était là, de dos, face à la montagne. Il ne portait pas de blouse blanche. Un costume sombre, d'une coupe impeccable, épousait sa carrure athlétique. Il ne se retourna pas immédiatement. Il observait un aigle tournoyer dans l'abîme.

— Le mouvement est une illusion de la volonté, Isadora. L'oiseau croit qu'il vole, mais il ne fait que tomber avec élégance.

Sa voix était plus profonde que dans les enregistrements. Elle avait la texture du velours posé sur une lame de rasoir. Il se tourna enfin. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, des yeux de prédateur qui a déjà fini de disséquer sa proie avant même de l'avoir touchée. Son visage était d'une beauté anguleuse, presque dérangeante, comme si la nature avait utilisé un scalpel pour le sculpter.

— Dr Thorne, articula-t-elle, sa gorge sèche.

— Elias, corrigea-t-il en s'approchant d'elle. Dans ce lieu, les titres ne servent qu'à masquer l'incompétence. Et je ne suis pas incompetent.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle sentit son odeur : un mélange de pin froid, de papier neuf et de quelque chose d'animal, de latent. Il ne regardait pas son visage. Ses yeux étaient fixés sur sa jambe gauche.

— Vous boitez par peur, pas par nécessité, décréta-t-il. L'os est consolidé. Le titane est indestructible. Ce qui est brisé, c'est votre capacité à accepter la douleur comme un outil de navigation.

Isadora sentit la colère monter, une chaleur bienvenue dans ce frigo de luxe.

— Mon fémur a explosé en vingt-quatre morceaux, Elias. Je sais ce qu'est la douleur.

Il eut un sourire minuscule, une simple pression des lèvres qui ne gagna pas ses yeux.

— Non. Vous savez ce qu'est la souffrance. La souffrance est stérile. Elle se lamente. La douleur, elle, est une information. Elle est le langage du corps qui refuse de mourir. Vous avez passé deux ans à essayer de faire taire ce langage. Moi, je vais vous apprendre à le crier.

Il fit un pas de côté, désignant une plateforme de verre surélevée au centre de la pièce, entourée de capteurs laser et de caméras de haute précision.

— Montez là-dessus.

— Pour quoi faire ?

— Pour que je puisse voir l'étendue du désastre. Pour que je puisse cartographier votre déchéance avant de la raturer.

Isadora hésita. Le regard d'Elias se fit plus lourd, presque palpable sur sa peau. C'était un poids qui l'obligeait à se tenir plus droite, malgré elle. Elle grimpa les trois

marches de verre, chaque mouvement étant une épreuve d'équilibre. Elle se tint au centre du cercle de lumière.

— Enlevez vos vêtements, Isadora.

Le silence qui suivit fut absolu. Elle crut avoir mal entendu, mais le visage d'Elias restait de marbre. C'était une demande clinique, énoncée avec la même neutralité que s'il lui demandait l'heure.

— Je... il y a des examens pour ça, des scanners, des...

— Je me moque de vos scanners, coupa-t-il, sa voix se faisant plus tranchante. Ils ne montrent que de la matière morte. Je veux voir la dynamique de votre échec. Je veux voir comment chaque muscle de votre dos compense la faiblesse de votre hanche. Je veux voir la vérité de votre peau. Ici, il n'y a pas de patiente, il n'y a qu'un sujet. Et un sujet n'a pas de pudeur. Elle n'a que des objectifs.

Isadora sentit ses mains trembler. C'était le moment. Le seuil. Si elle obéissait, elle lui donnait les clés de sa dignité. Si elle refusait, elle retournait à son appartement parisien, à son vin de milieu de gamme et à ses souvenirs poussiéreux de ballerine finie.

Elle posa sa canne sur le verre. Le bruit résonna comme un glas.

Ses doigts s'attaquèrent aux boutons de son chemisier de soie. Elle sentait le regard d'Elias sur elle, non pas comme le regard d'un homme qui désire une femme, mais comme celui d'un mécanicien examinant un moteur encrassé. C'était pire. C'était une déshumanisation totale.

Le chemisier glissa au sol. Puis le soutien-gorge. L'air froid de la pièce mordit ses tétons, mais elle ne frissonna pas. Elle refusait de lui donner ce signe de faiblesse.

Elle défit la fermeture éclair de son pantalon et s'extirpa de l'étoffe, révélant la longue balafre violacée qui barrait sa cuisse gauche, une trace de foudre gravée dans sa chair.

Elle restait là, nue, exposée sous les projecteurs, une poupée de porcelaine ébréchée offerte au regard de l'artisan.

Elias Thorne ne bougea pas d'un millimètre. Il la détailla de haut en bas, ses yeux s'attardant sur la cicatrice, sur la maigreur de ses côtes, sur la tension de ses épaules. Il tourna lentement autour de la plateforme, comme un loup autour d'un agneau blessé.

— Vous êtes asymétrique, murmura-t-il derrière son épaule. Votre épaule droite est plus haute de deux centimètres. Votre bassin bascule vers l'avant. Vous tentez de cacher votre centre de gravité parce que vous ne vous faites plus confiance.

Il s'arrêta devant elle. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, un contraste violent avec l'atmosphère de la pièce. Il leva une main. Isadora retint son souffle. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur de craie.

Il ne toucha pas sa poitrine. Il ne toucha pas son visage.

Il posa l'index et le majeur directement sur la cicatrice de sa cuisse.

Le contact fut électrique. Isadora eut un sursaut, son genou manquant de se dérober. La main d'Elias fut instantanément là, saisissant sa hanche pour la stabiliser. Une poigne de fer.

— Ne reculez jamais, ordonna-t-il à voix basse, ses yeux ancrés dans les siens. La douleur est votre seule boussole maintenant. Si vous fuyez le contact, vous resterez une infirme.

Il appuya plus fort sur la cicatrice, là où le nerf était encore à vif. Isadora laissa échapper un gémissement étranglé, ses ongles s'enfonçant dans les paumes de ses mains.

— Est-ce que ça fait mal, Isadora ?

— Oui... souffle-t-elle.

— Bien. C'est le signe que vous êtes encore là. Que vous n'êtes pas encore devenue un objet.

Il retira sa main, mais l'empreinte de ses doigts semblait rester brûlante sur sa peau. Il recula d'un pas, son masque clinique reprenant le dessus.

— Votre rééducation ne ressemblera à rien de ce que vous avez connu. Pas de kinésithérapie douce. Pas de massages apaisants. Je vais vous briser à nouveau, muscle après muscle, peur après peur, jusqu'à ce qu'il ne reste que la structure pure. Je ne veux pas que vous marchiez, Isadora. Je veux que vous soyez capable de danser sur des tessons de bouteille sans que votre visage ne trahisse la moindre émotion.

Il se dirigea vers une console de contrôle et pressa un bouton. Les parois de verre de la pièce s'obscurcirent instantanément, transformant le sanctuaire en une boîte noire oppressante. Seul le spot au-dessus d'elle restait allumé.

— Allez vous rhabiller. Votre chambre est au deuxième étage. Elle n'a pas de verrou. Ici, l'intimité est un luxe que vous avez perdu à la seconde où vous avez franchi ce seuil.

Isadora ramassa ses vêtements, ses mouvements fébriles. Elle se sentait violée, non pas dans sa chair, mais dans son essence même. Thorne l'avait lue comme un livre ouvert, il avait trouvé la faille sous l'os de titane.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, boitant plus bas que jamais, il l'interpella.

— Isadora ?

Elle s'arrêta, ne se retournant pas.

— Pourquoi avez-vous ignoré cette fracture de fatigue, il y a deux ans ? Pourquoi avez-vous sauté ce soir-là au Bolchoï, alors que vous saviez que votre jambe allait céder ?

Elle ferma les yeux. Le souvenir du craquement sec, comme une branche morte, résonna dans son crâne.

— Parce que je préférais mourir en l'air que vivre au sol, répondit-elle d'une voix blanche.

Elias Thorne laissa échapper un rire bref, un son dénué de joie, presque prédateur.

— Parfait. C'est exactement ce que je voulais entendre. Dormez bien, mon petit oiseau. Demain, nous commençons l'arrachage des plumes.

Isadora sortit de la pièce, le bruit de sa canne sur le marbre semblant désormais être celui d'une chaîne qu'elle traînait. Elle ne le voyait pas, mais elle savait qu'il la regardait partir sur les écrans de contrôle, disséquant chaque millimètre de sa démarche, planifiant déjà la prochaine étape de sa déconstruction.

Le Sanctuaire de Verre était une prison de lumière. Et elle venait d'en signer le bail avec son propre sang.

# Chapitre 3

## L'Aveu du Fantôme

L'aube sur les Alpes n'était pas une promesse, c'était une dénonciation. La lumière, d'un bleu chirurgical, filtrait à travers les parois de verre du Sanctuaire, frappant le visage d'Isadora avec la cruauté d'un projecteur de salle d'autopsie. Elle s'éveilla avant que l'alarme silencieuse ne vibre à son poignet, la jambe droite hurlant sa plainte habituelle. Le titane était froid, un serpent de métal figé dans sa moelle, lui rappelant à chaque pulsation qu'elle n'était plus qu'un assemblage de débris et de regrets.

Elle s'assit sur le bord du lit, les draps d'un blanc obsessionnel froissés sous ses doigts nerveux. Sa cicatrice, ce long sillage de chair boursouflée qui barrait sa cuisse, semblait palpiter sous la lumière crue. Elle la caressa, un geste machinal, presque érotique dans sa morbidité. C'était son seul trophée.

On frappa. Deux coups secs, métalliques.

— Entrez, murmura-t-elle, sa voix encore embrumée par les décombres de ses rêves.

Elias Thorne ne franchit pas le seuil, il prit possession de l'espace. Il portait une blouse d'un gris anthracite, si ajustée qu'elle semblait faire partie de son anatomie. Ses mains étaient jointes derrière son dos, une posture de monarque examinant une province dévastée.

— Vous avez mal, Isadora. Ce n'est pas une question, c'est un constat. Vos pupilles sont dilatées, votre respiration est superficielle. Vous combattez l'acier dans votre fémur comme s'il s'agissait d'un intrus.

— C'est un intrus, répliqua-t-elle en cherchant sa canne du regard.

— Non. C'est votre nouveau squelette. L'ancien vous a trahie parce que vous l'avez poussé au suicide. Ne le détestez pas, remerciez-le de vous maintenir debout.

Il s'approcha d'un écran encastré dans le mur de verre. D'une pression du doigt, il fit apparaître une vidéo. Isadora sentit son sang se glacer. C'était le Bolchoï. Il y a deux ans. Elle reconnut la musique — *\*Le Lac des Cygnes\**, l'acte III. Elle se vit, si légère qu'elle semblait n'avoir aucun compte à rendre à la gravité. Odile, le Cygne Noir, une créature de pure volonté.

— Regardez-vous, ordonna Thorne. Pas avec les yeux d'une spectatrice nostalgique, mais avec ceux d'un ingénieur.

La vidéo passa en ralenti. Elias zooma sur sa jambe droite. À chaque réception de saut, Isadora voyait la jambe vaciller imperceptiblement. Un micro-tremblement, une hésitation de la fibre.

— Là, pointa-t-il. Et encore là. Votre corps vous envoyait des signaux de détresse. Des cris de douleur que vous étouffiez à coups d'analgésiques et de déni. Pourquoi n'avez-vous pas arrêté, Isadora ?

Elle détourna les yeux, mais il fut sur elle en deux pas, saisissant son menton avec une poigne qui n'avait rien de médical. Ses doigts étaient froids, une pression précise sur les nerfs de sa mâchoire.

— Regardez la fin. C'est la seule partie qui compte.

L'image s'accéléra. Le grand jeté final. Isadora s'envola, une silhouette de jais contre le velours rouge. Et puis, le son. Thorne avait monté le volume. Le craquement ne

ressemblait pas à un os qui se brise, mais à un coup de fusil dans une cathédrale. Un bruit sec, définitif. Isadora s'effondra, son corps se désarticulant comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. La vidéo s'arrêta sur son visage, au sol, une expression de terreur pure... et quelque chose d'autre.

— Vous ne souffriez pas encore à cet instant précis, chuchota Elias à son oreille, son souffle effleurant son lobe. La douleur est venue après. Sur cette image, Isadora, vous êtes soulagée.

— C'est absurde, cracha-t-elle, les larmes aux yeux. Ma carrière s'achevait. Ma vie s'achevait.

— Votre vie de mensonge s'achevait. Vous saviez que la fracture de fatigue était là depuis des semaines. Vous sentiez le feu dans votre moelle à chaque entraînement. Vous avez sauté ce soir-là pour que le monde entier soit témoin de votre destruction. Vous n'êtes pas une victime du destin, vous êtes l'architecte de votre propre martyre. Vous vouliez l'immortalité de la chute parce que vous aviez peur de la médiocrité du déclin.

Il la lâcha brusquement. Isadora retomba contre l'oreiller, vidée. La vérité qu'il venait d'énoncer était un acide qui rongait ses dernières défenses. Elle avait cherché ce craquement. Elle l'avait appelé de ses vœux pour ne plus avoir à porter le poids de la perfection.

— Vous êtes un monstre, souffla-t-elle.

— Je suis le seul qui vous regarde sans détourner les yeux de votre laideur intérieure, Isadora. Les autres voient une ballerine brisée. Moi, je vois une femme qui a utilisé son propre corps comme un engin incendiaire.

Il marcha vers la fenêtre, contemplant les sommets enneigés qui encerclaient la

clinique. Le silence qui suivit était pesant, chargé du poids des aveux non formulés.

— Pourquoi suis-je ici, Elias ? Vous n'allez pas me "guérir". On ne guérit pas quelqu'un qui a délibérément sauté dans le vide.

Il se retourna, un sourire carnassier étirant ses lèvres fines.

— Guérir est un mot pour les gens ordinaires. Je vous propose une reconstruction. Mais pour que je rebâtisse le temple, je dois d'abord posséder les ruines. Totalement.

Il sortit de sa poche une petite fiole de verre contenant un liquide ambré et une seringue stérile. Il la posa sur la table de chevet, à côté d'un document relié de cuir noir.

— Voici le protocole \*Phoenix\*. Il ne s'agit pas de kinésithérapie, Isadora. Il s'agit de neuro-reprogrammation par le stress. Nous allons forcer votre cerveau à ignorer la douleur, à commander à ce titane comme s'il était de la chair. Vous retrouverez votre extension. Vous retrouverez votre élévation. Vous danserez à nouveau le Cygne Noir, et vous serez plus rapide, plus précise qu'avant l'accident.

Isadora fixa la seringue. Son cœur battait la chamade contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage de fer.

— Le prix, Elias. Dites-le.

— L'obéissance absolue. Pas seulement dans cette salle de soins, mais dans chaque seconde de votre existence ici. Vous mangerez ce que je vous donnerai. Vous dormirez quand je vous l'ordonnerai. Vous subirez chaque stimulation, chaque manipulation, sans jamais contester mon autorité. Je serai votre système nerveux central. Si je vous dis de rester debout sur une jambe pendant six heures, vous le ferez jusqu'à ce que vos muscles se liquéfient. Si je vous demande de ramper, vous le ferez.

Votre volonté m'appartient. En échange, je vous rends vos ailes.

Il s'approcha d'elle, surplombant son corps frêle. La tension sexuelle entre eux était une corde raide, un mélange de dégoût et d'attraction morbide. Elias Thorne n'était pas un homme qu'on aimait, c'était une drogue dont on avait besoin pour ne pas crever de solitude dans son propre échec.

— Vous avez passé votre vie à obéir à la musique, Isadora. À obéir à des maîtres de ballet qui vous traitaient comme de la viande. Quelle différence cela fait-il ?

— Eux ne voulaient pas mon âme, murmura-t-elle.

— Eux ne savaient pas quoi en faire. Moi, je saurai. Je veux voir cette étincelle de génie suicidaire se transformer en une flamme de pure soumission. Je veux que vous dansiez pour moi, non pas par amour de l'art, mais par besoin viscéral de mon approbation.

Il prit la seringue et la remplit lentement. Le bruit du liquide aspiré était le seul son dans la pièce.

— La première injection est un inhibiteur de douleur expérimental. Il va calmer le hurlement de votre fémur. Pour la première fois depuis deux ans, vous ne sentirez plus le métal. Vous vous sentirez... légère. Mais c'est aussi un contrat. Une fois que vous aurez goûté à ce silence, vous ne pourrez plus vous en passer. Et c'est moi qui détiens les doses.

Il s'assit sur le bord du lit, sa cuisse frôlant la sienne. La chaleur de son corps traversait le tissu fin de sa chemise de nuit. Isadora tremblait. Elle voyait le piège, elle voyait les chaînes invisibles qu'il tendait devant elle, et pourtant, l'idée de ne plus avoir mal, l'idée de pouvoir un jour retendre sa pointe sans que l'enfer ne se déchaîne dans sa jambe...

— Faites-le, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de suppliciée.

Elias ne sourit pas. Il posa sa main libre sur la cicatrice d'Isadora, une caresse qui se transforma en une pression ferme, presque douloureuse.

— Dites-le, Isadora. Dites les mots.

— Je vous appartiens. Faites de moi ce que vous voulez, mais rendez-moi le mouvement.

Il planta l'aiguille dans le haut de sa cuisse, juste à côté de la cicatrice. Isadora poussa un gémissement étouffé, ses ongles s'enfonçant dans le bras d'Elias. Il ne cilla pas, observant avec une fascination quasi religieuse le produit se propager sous sa peau.

Pendant quelques secondes, rien. Puis, une vague de chaleur envahit sa jambe. Le froid du titane s'évanouit. La douleur constante, cette lame de fond qui l'habitait depuis deux ans, se retira brusquement, laissant place à une sensation de vide absolu. C'était une extase terrifiante.

— Levez-vous, ordonna Thorne en se relevant.

Isadora obéit. Sans sa canne. Elle posa le pied droit au sol. Pour la première fois, elle ne boita pas. Le sol de marbre ne lui semblait plus être un ennemi, mais un terrain de jeu. Elle fit un pas, puis deux. Elle se sentait éthérée, déconnectée de la gravité, comme si elle flottait dans une solution saline.

Elias la regardait faire, ses yeux gris brillant d'une lueur prédatrice. Il avait réussi. Il avait brisé la barrière.

— Allez à la barre, Isadora.

Au fond de la pièce, une barre de danse en acier brossé sortait du mur. Elle s’y rendit, ses mouvements retrouvant une fluidité oubliée, bien que fragile. Elle posa ses mains sur le métal froid.

— Premier exercice, dit Elias d'une voix qui ne souffrait aucune réplique. Un plié. Profond. Jusqu’à ce que je vous dise d’arrêter. Et ne quittez pas mes yeux des vôtres.

Elle commença à descendre. Le silence dans sa jambe était sa seule boussole. Elle descendit, les talons ancrés au sol, les genoux s’ouvrant avec une précision chirurgicale. Elle fixait Thorne. Il ne bougeait pas, telle une statue de marbre noir regardant une offrande se consumer.

Au bout de dix minutes, ses muscles commencèrent à brûler. Ce n’était pas la douleur de l’os brisé, c’était la douleur de l’effort, de l’épuisement. Elle tenta de se relever, mais Elias leva un doigt.

— Restez en bas, Isadora. Je n’ai pas donné l’ordre.

— Mes muscles... ils tremblent...

— Laissez-les trembler. C'est le bruit de votre faiblesse qui s'en va. Si vous remontez avant mon signal, je vous prive de la dose de demain. Et je peux vous assurer que le retour de la douleur sera cent fois plus violent après ce répit.

Elle resta là, en équilibre précaire, les cuisses en feu, le corps secoué de spasmes. Des perles de sueur perlaient sur son front, coulant dans ses yeux, mais elle n'osait pas ciller. Elle était prisonnière de son regard, enchaînée à sa volonté.

— Pourquoi faites-vous cela ? articula-t-elle entre ses dents serrées.

Elias s'approcha, se plaçant juste derrière elle. Il ne la touchait pas, mais elle sentait sa présence comme une ombre étouffante.

— Parce que je veux voir jusqu'où vous pouvez aller pour la gloire, Isadora. Je veux voir si vous êtes prête à devenir une machine pour redevenir une déesse. Et parce que j'aime voir le moment exact où l'esprit finit par céder au corps.

Il posa enfin ses mains sur ses épaules, l'appuyant encore un peu plus vers le bas.

— Ne lâchez pas, mon petit oiseau. La chute est finie. Maintenant, commence l'agonie de la renaissance.

Isadora ferma les yeux, son corps hurlant de fatigue, mais son esprit, pour la première fois depuis des années, était focalisé sur une seule chose : plaire à l'homme qui tenait sa vie entre ses doigts de chirurgien. Elle était au centre de son propre désastre, et c'était l'endroit le plus exaltant qu'elle ait jamais connu.

Le chapitre s'acheva sur le reflet de leurs deux silhouettes dans la paroi de verre : une créature brisée tentant de se relever sous le poids d'un dieu sombre, alors que dehors, la neige commençait à tomber, effaçant le monde extérieur pour ne laisser que ce sanctuaire de cruauté et de grâce.

# Chapitre 4

## La Première Incision

Le Studio ne ressemblait en rien aux salles de répétition du Bolchoï, baignées de lumière dorée et de l'odeur entêtante de la colophane et de la sueur ancienne. Ici, au cœur de la clinique Thorne, l'air était filtré, stérile, chargé d'une odeur d'ozone et de métal froid. Les murs étaient d'un gris d'orage, et les miroirs, du sol au plafond, ne flattaient pas la silhouette ; ils la disséquaient.

Isadora claudiqua à la suite d'Elias, le bruit de sa jambe droite — ce choc sourd, presque imperméable, du titane contre le sol — résonnant comme un glas. Elle se sentait nue dans son justaucorps noir, bien que le tissu lui comprime les côtes jusqu'à l'étouffement.

— Montez sur le socle, Isadora.

Au centre de la pièce trônait une plateforme de verre dépoli, entourée de bras articulés en acier brossé. Cela ressemblait à un instrument de torture médiéval revu par la NASA. Elle s'y installa, les muscles tremblants, le regard fuyant son propre reflet. Elle détestait cette femme dans le miroir : cette ligne brisée, cette grâce interrompue.

Elias s'approcha d'une console. Ses doigts longs effleurèrent l'écran tactile avec une dévotion presque religieuse.

— Votre fémur a été consolidé, commença-t-il sans la regarder, sa voix traînant comme un scalpel sur de la soie. Mais votre cerveau a désappris à commander la douleur. Il protège ce qui n'a plus besoin de l'être. Vous n'êtes pas handicapée par vos os, Isadora. Vous l'êtes par votre peur.

Il revint vers elle, tenant des électrodes reliées à des fils d'argent fins comme des toiles d'araignée. Sans demander la permission, il agenouilla devant elle. Ses doigts froids frôlèrent la peau pâle de sa cuisse, remontant le long de la cicatrice, ce relief boursoufflé qui marquait la fin de sa vie de déesse. Isadora eut un sursaut, une bouffée de chaleur l'envahissant malgré la fraîcheur de la pièce.

— Ne reculez pas, murmura-t-il. Je vais court-circuiter votre volonté.

Il apposa les patches de gel froid sur les points moteurs de son quadriceps et de son psoas. Le contact était intime, dérangeant. Elias était si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de son savon — quelque chose d'amer, de boisé, comme une forêt après la pluie. Il leva les yeux vers elle. Ses pupilles grises étaient des puits sans fond où se noyait toute velléité de résistance.

— Prête ?

Il n'attendit pas de réponse. Il pressa une commande.

Le choc fut immédiat. Ce n'était pas une simple décharge, c'était une invasion. Une onde électrique brutale, profonde, qui s'empara de son muscle pour le tordre en une contraction d'une violence inouïe. La jambe d'Isadora se tendit, projetée vers l'avant avec la rigidité d'un automate.

— Ah !

Le cri mourut dans sa gorge. Elle agrippa les barres latérales, les jointures blanchies. Sa cuisse n'était plus à elle ; elle appartenait à la machine, elle appartenait à Elias.

— Regardez-la, ordonna-t-il. Regardez votre jambe obéir.

— Ça... ça fait mal, haleta-t-elle, les yeux rivés sur le muscle qui tressaillait sous la peau, animé d'une vie propre et monstrueuse.

— La douleur est une information, Isadora. C'est le seul langage que votre corps comprend encore. Appréciez la syntaxe.

Il augmenta l'intensité. Isadora sentit ses fibres musculaires se déchirer mentalement, une sensation de brûlure chimique qui irradiait jusqu'à ses hanches. Elle perdit l'équilibre, mais les bras articulés du socle se refermèrent sur sa taille, la maintenant debout, offerte à l'expérience. Elias se releva et se plaça derrière elle, ses mains se posant de chaque côté de son cou, ses pouces massant la base de son crâne avec une douceur terrifiante tandis que ses jambes subissaient le supplice.

— Vous sentez ce vide ? demanda-t-il à son oreille. C'est là que réside votre génie. Dans l'abdiction totale. Laissez-moi être votre système nerveux. Ne pensez plus. Soyez juste la matière.

Le rythme des décharges s'accéléra. Isadora entra dans un état second. Le Studio oscillait autour d'elle. La souffrance, à ce niveau de pureté, devenait hypnotique. Elle ne voyait plus les murs gris, elle voyait des flashes de lumière blanche, les projecteurs du Bolchoï, le velours rouge des loges. Elle se revit tomber, entendit à nouveau le craquement sec de son os — le son d'une branche morte qui cède sous le gel.

— Encore... murmura-t-elle, inconsciente de ses propres mots.

Elias marqua un temps d'arrêt. Un sourire imperceptible, presque cruel, étira ses lèvres. Il coupa l'électricité. Le silence qui suivit fut plus douloureux que la décharge. Le corps d'Isadora retomba, lourd, inutile, retenu seulement par le harnais de la machine.

— Vous avez faim de votre propre destruction, constata-t-il. C'est un bon début.

Passons à la manipulation manuelle.

Il libéra les attaches. Isadora s'effondra presque, mais il la rattrapa par la taille, la guidant vers une table de massage en cuir noir. Elle s'y allongea, le souffle court, son corps vibrant encore des échos du courant.

Elias saisit sa jambe droite. Il la leva, testant l'amplitude de l'articulation de la hanche. Isadora grimaça. Le titane à l'intérieur de son fémur semblait peser une tonne, une ancre la tirant vers le bas.

— Votre souplesse n'est plus qu'un souvenir poussiéreux, dit-il en poussant le genou vers sa poitrine. On va briser les adhérences.

Il appuya. Fort. Trop fort.

Le cri, cette fois, franchit ses lèvres. Un gémissement aigu, animal. Isadora tenta de repousser ses mains, mais il verrouilla sa jambe avec son propre poids, son torse pressé contre son tibia.

— Ne luttez pas contre moi, Isadora. C'est votre propre résistance que vous combattez. Cédez.

— Je ne peux pas... ça va casser...

— Laissez casser. Ce qui est fragile doit disparaître.

Il exerça une pression latérale, forçant l'en-dehors de la ballerine, cherchant ce point de rupture où le muscle hurle et où l'esprit lâche prise. La sueur coulait le long des tempes d'Isadora, se mélangeant à la poussière de maquillage qu'elle portait encore. Elle voyait des étoiles, une galaxie de douleur qui explosait derrière ses paupières closes.

C'était une agonie exquise. Elias n'était plus un médecin ; il était un sculpteur s'acharnant sur un bloc de marbre récalcitrant. Ses mains étaient partout, pétrissant les tissus, forçant les tendons, réveillant des nerfs endormis depuis deux ans. Chaque mouvement était une profanation de son intimité, une incursion violente dans son sanctuaire de souffrance.

Soudain, il s'arrêta.

Le silence revint, seulement troublé par la respiration erratique de la jeune femme. Isadora ouvrit les yeux. Sa vue était brouillée, mais elle vit Elias, juste au-dessus d'elle, observant son visage avec une intensité de prédateur.

Une larme solitaire, lourde de sel et de fatigue, s'échappa du coin de l'œil gauche d'Isadora. Elle roula lentement sur sa tempe, traçant un sillon brillant dans la pâleur de son teint.

Elias ne bougea pas. Il ne chercha pas à la consoler. Au contraire, il tendit la main, son index effleurant la joue d'Isadora pour intercepter la goutte d'eau avant qu'elle ne se perde dans ses cheveux.

Il porta son doigt à ses lèvres, goûtant le sel avec une lenteur provocante. Ses yeux ne quittèrent pas les siens.

— Le goût de la reddition, murmura-t-il, la voix basse, vibrante d'une satisfaction sombre. C'est la plus belle chose que j'ai vue depuis votre chute, Isadora.

Elle resta immobile, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle aurait dû avoir horreur de lui. Elle aurait dû s'enfuir de cette clinique, ramper dans la neige s'il le fallait pour échapper à ce monstre de précision. Mais au lieu de cela, elle sentit une chaleur pernicieuse l'envahir. Pour la première fois depuis l'accident,

quelqu'un ne la regardait pas avec pitié. Il la regardait comme un objet de valeur, une œuvre d'art qu'il avait le droit de briser pour mieux la reconstruire.

— Vous reviendrez demain, déclara-t-il, se redressant et reprenant instantanément son masque de froideur clinique.

— À quelle heure ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Elias se tourna vers la baie vitrée, où la neige tombait maintenant en tempête, effaçant les contours des Alpes.

— Quand la douleur vous manquera trop pour rester couchée.

Il quitta la pièce sans se retourner. Isadora resta seule sur la table de cuir froid, sa jambe brûlante, son âme en lambeaux, réalisant avec une terreur délicate qu'elle était déjà accro au venin qu'il lui injectait. Elle regarda son reflet dans le miroir du plafond. Elle n'était plus la Lumière du Bolchoï. Elle était l'ombre d'Elias Thorne. Et pour l'instant, cela lui suffisait.

# Chapitre 5

## Le Panoptique

Le silence de la clinique n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une ouate épaisse qui s'insinuait dans les oreilles d'Isadora jusqu'à lui donner le vertige. Dans sa chambre, le blanc des murs était si absolu qu'il en devenait agressif, une page vierge qui attendait que son agonie y écrive une nouvelle ligne.

Elle était allongée, la jambe étendue, prisonnière de cette attelle de carbone qui ressemblait à une mâchoire de métal refermée sur son destin. Son fémur lançait, un battement sourd, régulier, comme un second cœur logé dans sa chair cicatrisée. Elle fixait le plafond, cherchant une fissure, une imperfection, quelque chose de vivant dans cette perfection stérile.

C'est alors qu'elle le vit. Un reflet infime, une perle de verre sombre nichée dans le détecteur de fumée. Puis un autre, dissimulé dans l'angle de la corniche, là où l'ombre aurait dû être plus dense.

Une décharge électrique parcourut son échine. Ce n'étaient pas des capteurs de mouvement. C'étaient des pupilles mécaniques.

Elle ne cligna pas des yeux, son souffle se figeant dans sa gorge. Elle tourna lentement la tête vers le grand miroir qui faisait face à son lit. Elle s'y vit : une silhouette décharnée, les cheveux en bataille, le regard fiévreux. Derrière ce tain argenté, elle en était désormais certaine, il y avait l'obscurité, et dans cette obscurité, Elias.

Il ne se contentait pas de l'ausculter lors de leurs séances de torture thérapeutique. Il

la dévorait à chaque seconde. Il observait le tressaillement de ses muscles pendant son sommeil, la manière dont elle caressait sa cicatrice quand elle pensait être seule, la grimace de dégoût qu'elle adressait à son plateau-repas.

La chambre n'était pas un refuge. C'était une boîte de Petri.

Une colère froide, une de celles qu'elle utilisait autrefois pour briser ses rivales dans les coulisses du Bolchoï, commença à bouillir sous sa peau. Elle se redressa, ignorant la morsure de l'acier dans sa cuisse. Elle se leva, chancelante, et s'approcha du miroir. Elle colla son visage contre la surface froide.

— Je sais que vous êtes là, murmura-t-elle. Son souffle créa une buée éphémère sur le verre. Est-ce que mon cadavre vous excite autant que mes progrès, Elias ?

Le silence ne répondit pas. Mais elle sentit, avec une certitude animale, une pression invisible s'intensifier, comme si le regard de l'autre côté s'était focalisé sur ses lèvres.

Elle retourna s'asseoir sur le bord du lit. Elle ne pleurerait pas. Elle ne lui donnerait pas ce spectacle. Elle décida alors de la seule rébellion qui lui restait : le retrait. Si son corps était son outil, elle allait le lui refuser.

Le soir tomba, drapant les Alpes d'un linceul de pourpre et de gris. Une infirmière au visage de cire apporta un bouillon et quelques légumes vapeurs. Isadora ne toucha à rien. L'odeur de la nourriture lui soulevait le cœur. Elle regardait la caméra avec un sourire de défi, une expression de martyr qui commence à savourer son propre bûcher.

Vingt-quatre heures passèrent. Puis quarante-huit.

La faim cessa d'être une crampe pour devenir un vide sidéral, une légèreté effrayante. Sa jambe ne lançait plus ; elle semblait flotter, détachée de son être. Elle se sentait

devenir éthérée, pure, comme si en s'affamant, elle effaçait l'emprise d'Elias sur sa chair.

Au matin du troisième jour, la porte de la chambre s'ouvrit sans préambule. Le Dr Thorne entra.

Il ne portait pas sa blouse blanche, mais un costume de laine sombre, d'une coupe impeccable qui soulignait la rigueur de sa carrure. Il s'arrêta au pied du lit, les mains croisées dans le dos. Son visage était un masque de marbre noir, indéchiffrable.

— La grève de la faim, Isadora ? C'est un cliché de pensionnat. Je vous pensais plus inventive.

Sa voix était basse, onctueuse, dépourvue de toute trace d'agacement. C'était pire que de la colère. C'était de la condescendance clinique.

— Mon corps est la seule chose que vous ne possédez pas encore, cracha-t-elle. Elle tenta de se redresser, mais sa tête tourna dangereusement. Elle dut s'appuyer sur le matelas.

— Votre corps est ma propriété contractuelle, rectifia-t-il en s'approchant. Chaque calorie que vous refusez est un sabotage de mon œuvre. Vous n'êtes pas ici pour disparaître, vous êtes ici pour être sculptée.

Il fit signe à une infirmière qui attendait dans le couloir. Elle entra avec un chariot. Dessus, un bol de porcelaine fumant et une cuillère en argent. L'infirmière déposa le plateau et se retira, verrouillant la porte derrière elle.

Elias prit le bol. Il s'assit sur le bord du lit, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de son parfum — santal et éthanol — une fragrance qui évoquait à la fois l'église et le bloc opératoire.

— Mangez, Isadora.

— Non.

Il ne sourit pas. Il posa le bol sur la table de nuit, puis, avec une lenteur calculée, il saisit le menton d'Isadora entre son pouce et son index. Ses doigts étaient froids, d'une force insoupçonnée. Il la força à le regarder.

— Vous croyez faire preuve de volonté. Mais vous ne faites que prouver votre instabilité. Une danseuse qui ne nourrit pas son moteur est une machine défaillante. Et je déteste les outils défaillants.

— Alors brisez-moi tout de suite, provoqua-t-elle, les yeux brillants de fièvre. Finissez-en.

— Oh non. Nous ne faisons que commencer.

Il prit une cuillerée de bouillon. La vapeur s'éleva entre eux, un voile ténu.

— Ouvrez la bouche.

— Allez vous faire...

Il n'attendit pas la fin de l'insulte. Sa main libre glissa derrière sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux pour maintenir sa tête immobile. Sa pression sur sa mâchoire se fit plus brutale, forçant l'articulation à céder. Elle gémit, une plainte étranglée, tandis qu'il introduisait la cuillère d'argent entre ses dents.

Le liquide chaud envahit son palais. C'était une soupe épaisse, riche, dont le goût de viande et de sel lui parut insoutenable après son jeûne. Elle tenta de recracher, mais il

plaça sa paume sur sa bouche, la forçant à déglutir.

— Avalez, murmura-t-il contre son oreille. C'est le goût de votre survie. Le goût de votre soumission.

Elle lutta, ses mains griffant les revers de sa veste de prix, ses ongles cherchant la chair sous le tissu. Elle était un oiseau pris au piège, les ailes brisées, se débattant contre un prédateur qui ne ressentait même pas ses coups.

— Voilà, dit-il alors qu'elle finissait par céder, la gorge nouée par un sanglot qu'elle refusait de laisser sortir. C'est bien.

Il répéta le geste. Une cuillère après l'autre. C'était un viol de l'intimité, une intrusion plus profonde qu'un scalpel. Il ne la nourrissait pas ; il la remplissait de lui, de sa volonté, de son contrôle. À chaque bouchée imposée, Isadora sentait une part de sa dignité s'effriter, remplacée par une dépendance abjecte.

Quand le bol fut vide, il la relâcha. Elle retomba contre les oreillers, haletante, une traînée de bouillon au coin des lèvres.

Elias sortit un mouchoir en soie de sa poche et essuya délicatement la tache sur son menton. Le geste était d'une tendresse terrifiante.

— Vous ne recommencerez pas, Isadora. Parce que la prochaine fois, je ne serai pas aussi patient. Je vous ferai nourrir par sonde naso-gastrique. Et je m'assurerai que vous restiez éveillée pour chaque centimètre de plastique qui descendra dans votre œsophage.

Il se leva, ajustant sa veste sans un pli. Il semblait n'avoir jamais été bousculé, jamais touché par sa lutte.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle dans un souffle, sa voix brisée.

Il s'arrêta devant la porte et se tourna vers elle. Pour la première fois, une lueur d'humanité — ou peut-être était-ce quelque chose de plus sombre encore — traversa son regard gris.

— Parce que vous êtes magnifique quand vous résistez. Mais vous êtes parfaite quand vous cédez. Et je n'accepte rien de moins que la perfection.

Il sortit, et le clic de la serrure résonna comme un coup de feu.

Isadora resta seule, la chaleur du bouillon brûlant encore dans son estomac, un poids étranger et nécessaire. Elle leva les yeux vers la caméra dissimulée dans le plafond. Elle ne se cacha pas. Elle ne se détourna pas.

Elle commença à défaire les boutons de sa chemise de nuit, un par un, lentement, ses yeux ancrés dans l'objectif. Si Elias Thorne voulait regarder, elle allait lui donner ce qu'il cherchait. Elle allait lui montrer chaque os, chaque muscle, chaque parcelle de la ruine qu'il tentait de restaurer.

Elle allait le hanter jusqu'à ce que son voyeurisme devienne sa propre prison.

Elle laissa glisser le tissu sur ses épaules, révélant sa peau pâle sous la lumière crue des néons. Elle caressa la cicatrice de sa jambe, ses doigts traçant le chemin du titane sous la chair. Elle sourit, un sourire de prédatrice blessée.

"Regardez-moi, Elias", pensa-t-elle. "Regardez ce que vous avez créé. Et priez pour que je ne devienne jamais assez forte pour me lever."

Dans la salle de contrôle, à l'autre bout du complexe, Elias Thorne était assis devant un mur d'écrans. Ses doigts effleuraient le moniteur où Isadora s'exposait, son visage

immense dans la résolution 4K. Il ne respirait presque plus.

Il avait raison. Elle n'était plus la Lumière du Bolchoï. Elle était devenue une créature de l'ombre, une entité née de la douleur et de sa propre obsession.

Et pour la première fois de sa vie de chirurgien, Elias Thorne sentit ses mains trembler. Sa créature commençait à avoir des dents.

# Chapitre 6

## Miroirs sans Tain

Le silence de la clinique d'Elias n'était jamais vide. Il avait une consistance, une texture de ouate et de chloroforme qui s'insinuait sous la peau, ralentissant le sang jusqu'à ce que chaque battement de cœur devienne une percussion sourde dans les oreilles. Isadora avançait dans le couloir menant au Studio 4, le pas irrégulier, le clic-clac de sa béquille en carbone sonnait comme le décompte d'une exécution.

La porte coulissa sans un bruit.

La pièce était un cube de verre et d'argent. Des miroirs recouvraient chaque centimètre carré des murs, du sol au plafond, créant un abîme de reflets infinis où le moindre mouvement se multipliait jusqu'à l'étourdissement. Au centre, un fauteuil pivotant en cuir noir, seul vestige de confort, et une barre de danse, l'instrument de son ancienne gloire, qui semblait ici n'être qu'une entrave de plus.

Elias était là, debout dans un angle, sa silhouette sombre absorbant la lumière des néons blancs qui crépitaient presque imperceptiblement. Il ne portait pas sa blouse de médecin. Un pull à col roulé noir, une montre à l'éclat froid. Il ne la salua pas.

— Déshabillez-vous, Isadora.

Sa voix n'était pas un ordre, c'était une constatation. Elle n'avait pas le choix, car l'air même de cette pièce semblait appartenir à ses poumons.

Elle laissa tomber son peignoir de soie. Elle resta en sous-vêtements de coton blanc, une tenue de suppliciée qui soulignait la maigreur de ses côtes, la saillie de ses

clavicules et, surtout, cette insulte à la symétrie : sa cuisse droite. La peau y était labourée par une cicatrice violacée, un long serpent de chair boursouflée qui s'étirait du bassin au genou, cachant sous ses replis le titane qui la maintenait debout.

— Approchez-vous du miroir central.

Elle obéit, chaque pas étant une négociation avec la douleur. Elle s'arrêta à quelques centimètres du verre. Son propre regard la percuta, multiplié à l'infini. Elle vit son visage, ses cernes comme des brûlures, ses lèvres sèches. Et puis, inévitablement, ses yeux descendirent vers la ruine.

— Ne détournez pas le regard, murmura Elias, s'approchant d'elle par-derrière sans jamais que leurs reflets ne se touchent. Regardez votre jambe. Dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois un échec, cracha-t-elle, les dents serrées. Je vois de la ferraille et de la viande morte.

Elias posa ses mains sur les épaules d'Isadora. Ses doigts étaient froids, d'une froideur chirurgicale qui semblait anesthésier sa peau. Il la força à se redresser, ses pouces pressant les trapèzes avec une force calculée.

— Non, Isadora. Vous voyez l'honnêteté. Avant, vous n'étiez qu'une illusion de grâce, une poupée de porcelaine que le public achetait pour oublier sa propre médiocrité. Aujourd'hui, vous êtes réelle. Cette cicatrice est la seule chose authentique en vous. C'est le prix de votre arrogance, et c'est le socle de votre future divinité.

Il déplaça une lampe sur pied, une lumière crue, directionnelle, qu'il braqua directement sur la jambe d'Isadora. Sous cet éclairage impitoyable, chaque pore de la peau, chaque irrégularité de la suture semblait hurler.

— Regardez-la jusqu'à ce que vous ne puissiez plus la distinguer de votre âme, ordonna-t-il. Admirez la manière dont le métal a dû violer votre chair pour vous redonner le droit de marcher. Vous détestez cette jambe parce qu'elle ne vous obéit plus. Vous la détestez parce qu'elle vous rappelle que vous êtes mienne.

— Je ne suis pas à vous, haleta-t-elle, le souffle court.

Elias esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il se baissa, s'agenouillant presque devant elle, mais avec une telle autorité que c'était lui qui semblait la dominer. Ses doigts effleurèrent le haut de la cicatrice, là où la peau était la plus fine. Isadora tressaillit, un spasme électrique parcourant son nerf sciatique.

— Vous êtes à moi parce que vous ne vous appartenez plus, susurra-t-il. Vous avez peur de votre propre reflet. Vous avez besoin que je vous dise que vous êtes belle, même dans cette abjection. Vous avez besoin que je sois le seul miroir qui ne vous rejette pas.

Il appuya plus fort sur le tissu cicatriciel. La douleur fut fulgurante, une ligne de feu montant jusqu'à son cerveau. Elle voulut reculer, mais ses mains sur ses hanches la verrouillèrent sur place.

— Regardez-vous, Isadora ! cria-t-il presque. Regardez la douleur ! Ne la fuyez pas ! C'est votre seul langage maintenant.

Elle fut forcée de plonger ses yeux dans les siens à travers le miroir. Elle vit l'obsession, le désir dévorant, la folie lucide d'un homme qui ne voulait pas guérir un corps, mais posséder une agonie. Et dans cette clarté brutale, elle sentit une chose terrifiante s'éveiller en elle : un soulagement.

Le soulagement de n'avoir plus à porter seule le poids de sa laideur. Le soulagement

de voir sa honte exposée, disséquée, validée par un autre.

— Elle est... horrible, chuchota-t-elle, les larmes commençant enfin à perler.

— Elle est magnifique, corrigea Elias, sa voix devenant d'une douceur venimeuse. Elle est la preuve que vous avez été brisée et que je suis le seul à posséder les plans de votre reconstruction. Dites-le.

— Dites quoi ?

— Dites que cette jambe appartient à Elias Thorne.

Isadora sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique comme un oiseau en cage. Le studio de miroirs semblait se refermer sur elle, chaque reflet d'Elias attendant sa réponse avec une patience de prédateur. La tension sexuelle, mêlée à l'humiliation pure, créait un mélange suffocant.

— Ma jambe... elle est à vous, finit-elle par lâcher dans un souffle.

Elias se releva lentement. Il ne l'embrassa pas. Il ne la toucha même plus. Il se contenta de la contempler comme un collectionneur devant une pièce rare qu'il vient enfin d'acquérir.

— Bien. Maintenant, nous allons travailler. Vous allez rester debout devant ce miroir, sans votre béquille. Pendant deux heures. Vous allez regarder votre jambe sans ciller. Si vous vacillez, si vous tombez, nous recommencerons depuis le début.

— Je ne peux pas tenir dix minutes sans appui, Elias. Le titane... ça tire, ça brûle...

— Alors brûlez, Isadora. Devenez la cendre. C'est la seule façon de renaître.

Il s'éloigna vers la porte, s'arrêtant sur le seuil. Il éteignit toutes les lumières de la pièce, sauf le projecteur braqué sur sa cuisse mutilée. Elle se retrouva seule dans l'obscurité, avec pour unique univers cette balafre luminescente, répétée à l'infini par les miroirs sans tain.

Elle savait qu'il était derrière l'un d'eux. Elle sentait son regard comme une pression physique sur sa peau. Elle n'était plus une femme, plus une danseuse. Elle était une expérience, un sujet d'étude, une chose.

Les minutes commencèrent à s'étirer comme des heures. Ses muscles se mirent à trembler. Le fémur en titane semblait devenir brûlant, une tige de fer chauffée à blanc insérée dans sa moelle. La sueur coulait le long de son dos, glacée. Elle voyait son reflet osciller, ses traits se déformer sous l'effet de l'épuisement.

Mais elle ne tomba pas.

Elle fixa la cicatrice. Elle commença à l'étudier avec une fascination morbide. Elle n'était plus une blessure, elle était un paysage. Une carte. La carte du territoire qu'Elias Thorne avait conquis.

Elle se surprit à vouloir qu'il revienne. Elle voulait qu'il pose à nouveau sa main froide sur elle, pour éteindre l'incendie ou pour l'attiser, peu importait. Elle avait besoin de son regard pour exister. Sans lui, elle n'était que douleur. Avec lui, elle était une œuvre d'art en devenir.

Soudain, la voix d'Elias résonna dans les haut-parleurs cachés, sourde et enveloppante.

— Vous tremblez, Isadora. C'est votre volonté qui se bat contre votre biologie. Laissez-la perdre. Abandonnez la lutte. Devenez le titane. Soyez aussi froide et inflexible que lui.

— Je vous déteste, articula-t-elle, les lèvres bleuies.

— Non, Isadora. Vous détestez la partie de vous qui veut encore s'échapper. Mais regardez bien le miroir. Elle est déjà partie. Il ne reste que nous.

Elle ferma les yeux une seconde, et quand elle les rouvrit, elle crut voir, dans l'ombre des miroirs, non pas son reflet, mais celui d'une autre. Une Isadora de verre, parfaite, sans cicatrice, qui dansait une chorégraphie macabre. Et cette Isadora la regardait avec mépris.

Elle comprit alors le piège. Elias ne voulait pas qu'elle accepte sa jambe. Il voulait qu'elle en soit dégoûtée au point que seule sa validation à lui puisse la sauver du suicide narcissique. Il créait un vide qu'il était le seul à pouvoir combler.

Une heure passa. Ou peut-être trois. Le temps n'existait plus dans le cube d'argent.

La porte coulissa de nouveau. Elias entra, une seringue à la main. Il s'approcha d'elle. Elle était si épuisée qu'elle ne bougea pas, même quand il enfonça l'aiguille directement dans le tissu cicatriciel de sa cuisse.

— Un relaxant musculaire, murmura-t-il. Et un peu de morphine. Je ne veux pas que vous vous évanouissiez tout de suite. Le spectacle ne fait que commencer.

Alors que le produit se répandait dans ses veines, apportant une chaleur artificielle et écœurante, Elias passa son bras autour de sa taille pour la soutenir. Il la colla contre lui. Elle sentit la dureté de son corps, l'odeur de savon antiseptique et de papier ancien qui émanait de lui.

— Regardez, dit-il en pointant le miroir du doigt.

Sous l'effet de la drogue, les reflets semblèrent s'animer. Les murs de miroirs commencèrent à pulser comme un cœur de verre.

— Vous voyez ce que je vois, maintenant ? demanda-t-il.

Isadora regarda. Elle vit son corps, soutenu par cet homme sombre, et pour la première fois, la cicatrice ne lui parut plus laide. Elle parut... nécessaire. Comme le sceau d'un propriétaire sur son bétail.

— Oui, murmura-t-elle, la tête retombant sur l'épaule d'Elias.

— Qu'est-ce que vous voyez, Isadora ?

— Je vois... votre créature.

Elias Thorne sourit vraiment, cette fois. Un sourire de démiurge devant son chaos enfin ordonné. Il l'embrassa doucement sur la tempe, un geste d'une tendresse terrifiante.

— Demain, nous briserons l'autre jambe, Isadora. Métaphoriquement, bien sûr. Jusqu'à ce que vous ne sachiez plus sur quoi vous tenir, à part sur moi.

Il éteignit le dernier projecteur. L'obscurité fut totale, mais dans l'esprit d'Isadora, les miroirs continuaient de briller, reflétant à l'infini l'image de sa propre reddition. Elle n'était plus la Lumière du Bolchoï. Elle était l'ombre d'Elias Thorne. Et dans cette noirceur, elle trouva enfin la paix qu'elle cherchait depuis son accident. La paix de l'esclavage volontaire.

# Chapitre 7

## La Mémoire des Fibres

Le givre sur les vitres de la clinique d'Elias Thorne dessinait des paysages de ronces d'argent, des barbelés de glace qui semblaient vouloir empêcher le monde extérieur de s'immiscer dans notre huis clos. À l'intérieur, l'air était saturé de l'odeur de l'éther et de la cire froide, un mélange qui, pour Isadora, était devenu le parfum même de sa renaissance. Ou de sa fin.

Elle était debout devant le grand miroir de la salle de rééducation. Ce miroir, elle l'avait détesté. Il n'avait été, pendant des mois, que le témoin de sa déchéance, le cadre rigide de son asymétrie. Aujourd'hui, pourtant, il y avait quelque chose de différent dans le reflet. Isadora ne fixait pas son visage aux traits tirés, ni l'ombre violacée sous ses yeux, mais sa jambe gauche. Le titane à l'intérieur de son fémur semblait avoir enfin fusionné avec l'os, une alliance de métal et de moelle.

Elias était assis dans l'ombre, au fond de la pièce, une jambe croisée sur l'autre, un carnet de cuir noir sur les genoux. Il ne disait rien. Son silence était un poids, une pression atmosphérique qui obligeait Isadora à chercher sa propre oxygène.

— Lâchez-la, Isadora.

Sa voix était un murmure de velours noir, mais elle claqua comme un fouet dans le silence de la salle.

Isadora resserra ses doigts sur le pommeau d'argent de sa canne. Ses phalanges étaient blanches. Cette canne était son ancre, son dernier lien avec une stabilité qui ne dépendait pas entièrement de la volonté de l'homme derrière elle.

— J'ai dit : lâchez-la.

Isadora ferma les yeux. Elle sentit la sueur perler à la naissance de ses cheveux. La peur n'était pas celle de tomber — la douleur, elle la connaissait par cœur, elle l'avait épousée — mais celle de ne pas être à la hauteur de l'exigence chirurgicale d'Elias. Elle desserra les doigts. Un millimètre. Un autre. Le bois de la canne glissa contre sa paume. Elle la lâcha.

Le bruit de la canne percutant le parquet fut assourdissant. \*Clac.\* Un coup de feu dans une cathédrale.

Isadora vacilla. Son centre de gravité, déplacé par deux ans de boiterie, chercha désespérément son axe. Ses muscles, ces fibres qu'elle avait maltraitées, affamées, puis réveillées sous les mains électriques de Thorne, hurlèrent de concert. Sa jambe gauche trembla, un séisme microscopique qui menaçait de la jeter au sol.

Puis, le miracle se produisit.

Le tremblement s'apaisa. La mémoire des fibres. Son corps se souvenait de la verticale. Elle ne tenait plus sur trois appuis, mais sur deux. Elle était une ligne droite, une flèche plantée dans le sol. Isadora ouvrit les yeux et se regarda dans le miroir. Elle ne boitait plus. Elle se tenait debout. Seule.

Une bouffée de joie sauvage, presque indécente, l'envahit. C'était une drogue pure, un shoot d'adrénaline qui lui fit monter les larmes aux yeux. Elle avait réussi. Elle était à nouveau la Vance. La Lumière.

— Regardez-vous, murmura Elias en se levant.

Il s'approcha d'elle, ses pas feutrés ne faisant aucun bruit sur le bois. Il s'arrêta juste

derrière elle, ses yeux gris rencontrant les siens à travers le miroir. Il ne la toucha pas, mais elle sentit la chaleur de son corps irradier contre son dos.

— Vous sentez cette étincelle ? Cette certitude de puissance ? C'est le moment le plus dangereux, Isadora. Le moment où vous croyez que vous vous appartenez à nouveau.

Il posa ses mains sur ses épaules, ses doigts longs et froids s'enfonçant légèrement dans ses trapèzes contractés.

— C'est magnifique, continua-t-il, sa voix descendant d'un octave. Vous avez retrouvé votre équilibre. Vous avez reconquis votre autonomie physique. Mais vous oubliez le contrat. Chaque progrès a un prix, Isadora. Plus vous montez vers la lumière, plus vous devez me donner de vos ombres.

Isadora sentit sa joie s'étouffer, remplacée par une tension électrique. Elle savait ce que cela signifiait. Le plaisir de la réussite était un appât ; Elias n'était pas un soignant, il était un créancier.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-elle, sa voix tremblante d'une excitation malsaine.

Elias s'écarta légèrement. Il se dirigea vers le centre de la pièce, là où la lumière du jour déclinait, laissant place à une pénombre bleutée.

— Mettez-vous à genoux, Isadora.

L'ordre tomba, sec, sans appel. Isadora resta pétrifiée. Ses jambes, qu'elle venait de conquérir, se raidirent. S'agenouiller était un supplice physique pour son fémur cicatrisé, mais c'était surtout une abjection symbolique au moment même où elle venait de regagner sa verticalité.

— Je viens de... je viens de tenir debout, Elias, balbutia-t-elle.

— Et maintenant, vous allez apprendre que vous ne tenez debout que parce que je vous le permets. À genoux. Immédiatement.

Elle obéit. La douleur fut une lame de rasoir qui remonta le long de sa cuisse alors que son genou gauche touchait le bois dur. Elle poussa un gémissement étouffé, les mains à plat sur les cuisses, la tête baissée. Elle était une pénitente devant son bourreau.

Elias tourna autour d'elle, tel un prédateur évaluant une proie blessée.

— Vous êtes une danseuse, n'est-ce pas ? La grâce faite femme. Même dans la boue, vous devez être une œuvre d'art.

Il s'arrêta devant elle et souleva son menton du bout des doigts, l'obligeant à le regarder. Ses yeux étaient d'une froideur clinique, une zone morte de toute empathie.

— Pour chaque minute où vous marcherez sans aide aujourd'hui, vous passerez une heure dans cette position. Ici, à mes pieds. Vous ne bougerez pas. Vous ne parlerez pas. Vous serez l'extension de ce mobilier. Vous allez offrir votre douleur à la structure de cette maison.

Il lâcha son menton et alla s'asseoir à son bureau, lui tournant le dos. Il commença à écrire, le grattage de sa plume sur le papier étant le seul son dans la pièce.

Le temps commença à se dilater, à devenir une matière visqueuse. La jambe d'Isadora passa par plusieurs phases. D'abord, une brûlure vive, localisée sous la cicatrice. Puis, une crampe sourde qui se propagea dans tout son bassin. Enfin, l'engourdissement, ce froid qui transforme la chair en pierre.

Elle fixait le bas du dos d'Elias. Elle aurait pu se lever. Elle aurait pu reprendre sa canne et quitter cette clinique, appeler un taxi, disparaître. Elle avait la force physique pour le faire maintenant. Mais elle restait.

Elle restait parce que la douleur dans son genou était la preuve tangible qu'elle était en vie. Elle restait parce que l'humiliation d'être à ses pieds était plus douce que l'indifférence du monde extérieur qui l'avait oubliée dès que son os avait craqué. Sous l'emprise d'Elias, elle n'était pas une danseuse brisée ; elle était un projet divin.

— Elias... murmura-t-elle après ce qui semblait être une éternité.

— Silence, Isadora. Je ne vous ai pas autorisée à exister par la parole.

Elle ferma les yeux, une larme solitaire traçant un sillon de sel sur sa joue. Elle se concentra sur la sensation du titane dans son corps. Elle imaginait le métal chauffer, rougir sous sa peau, forgeant un lien indéfectible entre sa volonté et les caprices de cet homme.

Soudain, il se leva et revint vers elle. Il ne l'aida pas à se relever. Au contraire, il posa sa main sur le sommet de sa tête, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux châtain, une prise ferme, presque brutale.

— Dites-le, ordonna-t-il.

— Dites quoi ?

— Dites-moi à qui appartient cette jambe qui vous permet de tenir debout.

Isadora sentit son cœur cogner contre ses côtes. La honte luttait avec une soumission qui l'excitait plus que n'importe quelle caresse. Elle vit son propre reflet dans le miroir en face d'elle : une femme brisée, à genoux, tenue par les cheveux par un

homme qui la regardait comme un objet d'étude. Et pourtant, elle n'avait jamais paru aussi entière.

— À vous, souffla-t-elle. Elle est à vous. Tout est à vous.

Elias resserra sa prise, tirant légèrement sa tête en arrière pour exposer la ligne vulnérable de son cou.

— Bien. La mémoire des fibres n'est pas seulement physique, Isadora. C'est une mémoire psychique. Vos muscles doivent se souvenir que chaque mouvement qu'ils exécutent est un don que je vous fais. Si vous oubliez, je vous briserai à nouveau. Et cette fois, je ne ramasserai pas les morceaux.

Il la lâcha brusquement. Isadora s'effondra sur le côté, sa jambe ne pouvant plus supporter le poids de son corps. Elle resta là, haletante sur le parquet froid.

Elias se pencha, ramassa la canne d'argent et la posa sur le bureau, hors de sa portée.

— Demain, nous essaierons les pointes, dit-il d'un ton neutre, comme s'il parlait de la météo. Mais ce soir, vous dormirez sur le sol de mon bureau. Sans couverture. Pour que chaque frisson de vos muscles vous rappelle notre échange.

Il quitta la pièce, éteignant la lumière. Dans l'obscurité, Isadora ramassa ses jambes contre sa poitrine. La douleur dans son fémur était une symphonie. Elle caressa sa cicatrice, cette ligne de démarcation entre la femme qu'elle était et la créature qu'elle devenait.

Elle n'avait plus besoin de canne pour marcher. Elle avait besoin d'Elias pour respirer. Le pacte était scellé dans la moelle et le titane. Elle était enfin prête à danser pour son Dieu, même si la scène devait être un champ de ruines et que chaque entrechat devait lui briser le cœur.

Dans le silence de la clinique, on n'entendait plus que le craquement sinistre des boiseries qui travaillaient sous le froid alpin, écho lointain des os d'Isadora qui, dans l'ombre, continuaient de se reconstruire selon un plan qui n'était plus le sien. Elle s'endormit sur le bois dur, un sourire aux lèvres, bercée par la promesse d'une agonie nouvelle. Car pour Isadora Vance, la douleur était la seule musique qui ne s'arrêtait jamais.

# Chapitre 8

## L'Autel du Collectionneur

Le froid du parquet n'était pas une agression, c'était une ancre. Allongée sur le côté, la joue pressée contre le chêne sombre que la lune léchait de ses rayons blafards, Isadora écoutait le silence de la clinique. Un silence de cathédrale ou de morgue, selon l'angle sous lequel on percevait la présence de la mort. Sa jambe droite, celle qui portait en elle la trahison du titane, lançait des éclairs de douleur sourde qui remontaient jusqu'à la base de son crâne.

Elias l'avait laissée là, dépouillée de sa dignité et de sa canne, comme un instrument de musique qu'on abandonne après une répétition trop brutale. Mais Elias ignorait une chose fondamentale sur les danseuses : elles sont habituées à ramper. Elles passent leur vie à se briser les orteils dans le satin et à ignorer le cri des ligaments pour satisfaire l'œil du maître.

Elle attendit que le bruit de ses pas s'efface totalement dans le couloir, que le déclic de la porte de ses appartements privés sonne la fin de sa garde. Puis, avec une lenteur de reptile, elle commença à bouger.

Elle ne se leva pas. Ses muscles n'étaient que de la filasse défaite. Elle utilisa ses bras, ses mains de pianiste aux phalanges noueuses, pour se tracter sur le sol. Chaque mouvement était une insulte à sa propre condition. Elle grimaça lorsque son fémur frotta contre le bois, un frottement interne, métal contre os, une sensation de limaille de fer dans le sang.

Elle visait le bureau. Ce monolithe d'ébène derrière lequel il l'observait chaque jour avec cette impartialité de dieu mécontent.

Pourquoi était-elle là ? Elle aurait pu attendre l'aube, attendre qu'il revienne la relever avec ses mains gantées de mépris. Mais il y avait ce vide dans le regard d'Elias, ce gouffre qui ne semblait se remplir que lorsqu'elle souffrait. Isadora connaissait le désir des hommes, ce mélange de faim et de maladresse. Mais Elias ne désirait pas. Il collectionnait. Et elle voulait savoir dans quelle catégorie de son catalogue il l'avait classée.

Elle atteignit le revers du bureau. Dans l'ombre, elle trouva le premier tiroir. Verrouillé. Un ricanement silencieux secoua ses épaules. Elias Thorne était un homme de secrets, mais Isadora était une femme de coulisses. Elle savait que rien n'est jamais vraiment fermé pour celui qui n'a plus rien à perdre.

Elle chercha un objet, n'importe quoi. Ses doigts rencontrèrent le coupe-papier en argent qu'il utilisait pour ouvrir son courrier avec une précision chirurgicale. Elle s'en saisit. Le métal était froid, presque autant que l'air des Alpes qui s'engouffrait par la fente de la fenêtre. Elle força le mécanisme, faisant levier avec une rage contenue, le souffle court. Un craquement sec retentit. La serrure céda.

Le tiroir glissa.

Au début, elle ne vit que des dossiers. Des noms. Des dates. Elle chercha le sien.  
\*Vance, Isadora.\*

Elle s'attendait à trouver son dossier médical. Des radiographies de son fémur en miettes, des analyses de sang, des comptes rendus de séances de torture psychologique. Mais ce qu'elle sortit de la chemise cartonnée fit basculer son cœur dans une fosse d'acide.

Ce n'étaient pas des rapports de médecin. C'étaient des photographies.

La première la représentait au Bolchoï, trois ans auparavant. Elle était dans les coulisses, juste avant d'entrer en scène pour \*Le Lac des Cygnes\*. Elle ne regardait pas l'objectif. Elle ajustait ses chaussons, son visage contracté par une concentration mystique. La photo était prise de loin, à travers l'entrebâillement d'un rideau.

Isadora fit défiler les images, ses doigts tremblant si fort que le papier cliquetait.

Elle à la sortie du théâtre, sous la neige moscovite, un bouquet de roses fanées au bras.

Elle dans un café de Saint-Pétersbourg, l'air hagard, quelques semaines avant l'accident.

Elle encore, sous un angle plongeant, comme si l'observateur se trouvait sur un toit, alors qu'elle marchait vers son destin de verre brisé.

Mais le plus terrifiant n'était pas les photos. C'étaient les annotations.

Sous une photo de sa jambe droite, prise alors qu'elle s'étirait à la barre, Elias avait écrit de son écriture cursive, élégante et glaciale : \*"Fatigue structurelle évidente. Zone de tension critique au tiers supérieur du fémur. La rupture n'est plus une probabilité, c'est une échéance. 40 à 50 jours maximum."\*

La date de la note précédait son accident de six semaines.

Isadora sentit la pièce vaciller. Il savait. Il avait vu la faille. Il l'avait observée se fissurer de l'intérieur, il avait compté les jours, les sauts, les impacts, attendant le moment où la physique l'emporterait sur la volonté.

Elle continua de fouiller, fébrile, la douleur de sa jambe oubliée dans le brasier de cette révélation. Au fond du tiroir, elle trouva une boîte en velours noir. Elle l'ouvrit.

À l'intérieur, reposait une paire de pointes. Ses propres pointes. Celles qu'elle portait

le soir de la chute. Elles étaient encore maculées de la poussière de la scène et, sur le satin rose, une tache brune, ancienne, marquait l'endroit où le choc avait fait éclater les capillaires.

Il ne l'avait pas seulement soignée. Il l'avait traquée. Il l'avait attendue comme un prédateur attend que sa proie se brise d'elle-même pour n'avoir qu'à ramasser les morceaux.

Une onde de choc thermique traversa Isadora. Ce n'était pas de la peur. Ce n'était pas de l'horreur. Ou alors, c'était une horreur si pure qu'elle touchait à l'extase.

Elle n'était pas une patiente. Elle était son chef-d'œuvre. Depuis des années, elle n'existait que dans l'œil de cet homme. Chaque jeté, chaque pirouette, chaque gramme perdu n'avait pas été pour le public, mais pour ce spectateur invisible qui calculait la vitesse de sa chute.

« Vous avez une curiosité très... indiscrète, Isadora. »

La voix d'Elias déchira l'obscurité.

Elle sursauta, se retournant brusquement, oubliant sa jambe. Un cri s'étouffa dans sa gorge alors qu'elle retombait lourdement sur ses hanches. Il était là, silhouette découpée contre le cadre de la porte, le visage plongé dans l'ombre. Il n'avait pas allumé la lumière. Il n'en avait pas besoin. Il connaissait chaque recoin de cette pièce. Et chaque recoin de son âme.

Isadora serra les pointes contre sa poitrine, le satin sale froissant contre sa peau.

— Vous me suiviez, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de gravier. Vous saviez que j'allais me briser.

Elias s'avança. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le parquet. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle, là où elle gisait sur le sol, telle une poupée désarticulée devant son autel.

— Je n'ai pas seulement su, Isadora. J'ai espéré.

Il s'accroupit, sa présence oppressante, l'odeur de son parfum de cèdre et d'éther l'enveloppant comme un linceul. Il tendit une main et, du bout des doigts, il caressa le bord de la boîte en velours qu'elle tenait encore.

— Regardez-vous, reprit-il, sa voix basse, presque tendre, avec une cruauté veloutée. Vous étiez une idole de plâtre adorée par des idiots qui ne comprenaient pas la mécanique de votre génie. Ils voyaient la grâce. Moi, je voyais la destruction. C'est dans la destruction que la vérité se révèle.

Il posa sa main sur le genou d'Isadora, une pression ferme, exploratoire.

— Je vous ai vue ignorer la douleur. Je vous ai vue mentir à votre propre corps. J'ai vu ce moment merveilleux, à l'acte II, où vous avez posé ce pied et où j'ai entendu, du troisième rang, le craquement de votre vie qui basculait. C'était le son le plus pur que j'aie jamais entendu.

Isadora le regardait, les yeux dilatés par une fascination morbide. Elle aurait dû hurler. Elle aurait dû chercher à le griffer, à s'enfuir en rampant vers la sortie. Mais elle ne bougeait pas. Elle se sentait enfin *\*comprise\**. Dans ce monde de mensonges et de paillettes, Elias Thorne était le seul à avoir vu la laideur de son ambition, et à l'avoir aimée pour cela.

— Vous m'avez laissée tomber, dit-elle, les dents serrées.

— Je vous ai permis de devenir ce que vous êtes vraiment, corrigea-t-il. Une créature

de pure volonté. Sans moi, vous seriez une infirme dans un appartement de banlieue, pleurant sur vos vidéos YouTube. Avec moi, vous êtes un phénix dont je redessine chaque plume.

Il se rapprocha de son visage. Elle pouvait sentir la chaleur de son souffle.

— Est-ce que cela vous dégoûte, Isadora ? De savoir que chaque douleur que je vous inflige est une caresse que je prépare depuis des années ? Que ce bureau est le temple de votre agonie ?

Elle baissa les yeux vers les photographies éparpillées sur le sol. Sa vie, disséquée, archivée. Elle se vit à travers ses yeux : une bête de foire magnifique, une tragédie en mouvement.

Une étrange chaleur commença à irradier de son ventre, se mêlant à la douleur de sa jambe. C'était une soumission d'une autre nature. Ce n'était plus la patiente obéissant au médecin. C'était l'œuvre d'art reconnaissant son créateur.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi moi ?

Elias saisit son menton, l'obligeant à croiser son regard gris, ce métal liquide où ne flottait aucune pitié.

— Parce que vous êtes la seule à pouvoir supporter la vérité de mon amour. Un amour qui n'a pas besoin de votre consentement, mais de votre reddition totale. Je ne veux pas que vous marchiez, Isadora. Je veux que vous dansiez sur le tranchant de mon scalpel.

Il se leva brusquement, lui tendant une main. Non pas pour l'aider, mais comme on tend un défi.

Isadora regarda cette main. Elle regarda les pointes souillées dans ses bras. Elle comprit à cet instant que la porte de la clinique n'était pas verrouillée de l'extérieur. Elle l'était de l'intérieur. Par son propre besoin d'être cette chose brisée entre les mains d'un monstre qui savait exactement où frapper pour la faire chanter.

Elle lâcha les chaussons. Elle saisit la main d'Elias.

La douleur dans sa jambe fut une explosion de verre pilé lorsqu'il la tira vers le haut, l'obligeant à tenir debout sur son seul membre valide, le corps pressé contre le sien.

— Bien, murmura-t-il à son oreille. Oubliez la lumière, Isadora. L'obscurité est un bien meilleur miroir.

Il la lâcha, la laissant chanceler, mais elle ne tomba pas. Elle s'appuya contre le bord du bureau, ses doigts se refermant sur le bois qu'elle avait forcé. Elle regarda Elias, et pour la première fois, ce ne fut pas un défi qu'elle lui lança, mais une promesse de dévastation mutuelle.

— Demain, dit-elle, sa voix ferme malgré le tremblement de ses membres. Demain, je porterai les pointes. Et je vous briserai le cœur avec la même précision que vous avez mise à compter mes os.

Elias sourit. C'était un sourire de prédateur qui venait de réaliser que sa proie avait enfin compris les règles du jeu.

— J'y compte bien, ma petite danseuse. J'y compte bien.

Il quitta la pièce, la laissant seule avec ses fantômes de papier et l'odeur de sa propre peur qui se transformait, lentement, en un appétit féroce pour le désastre. Isadora ramassa une photo, celle où elle était dans la neige. Elle la déchira lentement, méticuleusement, en deux.

Le passé était mort. Le Dr Thorne l'avait autopsié. Il ne restait plus que le futur : une danse macabre sur un autel de titane.

# Chapitre 9

## La Danse des Pantins

L'obscurité de la clinique n'était jamais totale. Elle avait cette teinte bleuie, électrique, une phosphorescence de laboratoire qui se reflétait sur les parquets cirés. À minuit, le silence des Alpes pesait sur les murs comme un linceul de glace. Isadora attendait dans sa chambre, assise sur le rebord du lit, les mains crispées sur ses genoux osseux. Sa jambe droite, ce tison de titane et de haine, battait au rythme sourd de ses pulsations cardiaques.

La porte glissa sur ses rails sans un bruit. Elias Thorne se tenait là. Il ne portait pas sa blouse de médecin, mais un gilet de costume sombre, les manches de sa chemise blanche impeccablement retroussées sur des avant-bras aux veines saillantes. Dans ses mains, un paquet enveloppé de papier de soie noir.

— L'heure de la répétition a sonné, Isadora.

Il ne demanda pas la permission. Il entra, déposa le paquet sur le lit et alluma une petite lampe d'examen qui n'éclairait que le centre de la pièce, transformant le reste de l'espace en un néant dévorant.

— Déshabillez-vous.

Le ton était plat, dépourvu de désir trivial, ce qui le rendait d'autant plus insultant. Isadora obéit. Ses doigts tremblaient légèrement tandis qu'elle laissait glisser son vêtement de coton. Elle se tint debout, nue et vulnérable, sa cicatrice longue et violacée barrant sa cuisse comme un éclair figé dans la chair de porcelaine. Elias ne détourna pas le regard. Il l'étudiait comme un sculpteur analyse un bloc de marbre

fissuré.

Il déballa le paquet. Isadora retint un hoquet. C'était son costume du \*Lac des Cygnes\*, celui qu'elle portait le soir où le monde s'était écroulé. Mais il avait été altéré. Le satin blanc était désormais lacé de fines lanières de cuir noir, et à l'intérieur des coutures, Isadora devinait la rigidité de tiges d'acier.

— Qu'avez-vous fait ? chuchota-t-elle.

— Je l'ai perfectionné, répondit Elias en s'approchant. Le corps humain est une structure faillible. J'ai ajouté des tuteurs. Vous ne danserez plus par la force de vos muscles, mais par la soumission de votre squelette à ma volonté.

Il commença à l'habiller. Ses mains froides effleuraient sa peau, un contact qui provoquait chez elle un frisson de dégoût mêlé d'une décharge électrique insupportable. Il serra les lacets de cuir. La structure métallique s'ajusta contre ses hanches, bloquant son bassin dans une cambrure forcée. Lorsqu'il arriva à sa jambe blessée, il fixa une attelle de cuir verni qui forçait l'extension maximale du genou.

Isadora gémit, une plainte étranglée. La douleur dans son fémur n'était plus une brûlure, c'était une scie circulaire qui mordait dans l'os.

— Tenez-vous droite, ordonna-t-il, sa voix vibrant contre sa nuque. Le cygne ne mendie pas la pitié. Il s'offre au sacrifice.

Il la guida jusqu'au grand miroir de la chambre. Sous la lumière crue, elle ne vit pas une danseuse. Elle vit une marionnette de luxe, une créature hybride, mi-chair mi-machine. Des fils de nylon transparents, presque invisibles, pendaient des poignets du costume, remontant vers les mains d'Elias.

Il s'installa derrière elle, saisissant les fils. D'un mouvement sec, il tira. Le bras

d'Isadora se leva brusquement en une arabesque parfaite, bien qu'artificielle.

— Dansez, Isadora.

— Je... je ne peux pas. Ma jambe ne portera pas mon poids.

— Elle le portera parce que je l'ai décidé. Si vous tombez, les câbles vous briseront les articulations avant que vous ne touchiez le sol. La chute n'est plus une option.

Il commença à bouger ses doigts comme s'il jouait d'un instrument invisible. Les fils se tendirent. Isadora fut projetée vers l'avant. Elle fut forcée de se mettre sur demi-pointe, son pied gauche supportant l'essentiel du choc tandis que la jambe droite était maintenue dans une position de tension extrême par l'armature.

C'était une torture chorégraphiée. Elias la faisait pivoter, ses mains manipulant les fils avec une précision chirurgicale. Elle était un pantin au bout de ses doigts. Chaque mouvement qu'il lui imposait était une agonie, mais c'était aussi, paradoxalement, la première fois en deux ans qu'elle retrouvait la ligne, la forme, la pureté de la silhouette qu'elle avait perdue.

— Regardez-vous, murmura Elias, sa bouche si proche de son oreille qu'elle sentait la chaleur de son souffle. Vous n'avez jamais été aussi belle. Parce que vous n'êtes plus responsable de votre grâce. Vous êtes mon prolongement.

Isadora fixa son reflet. Ses yeux étaient dilatés par la douleur, des larmes roulaient sur ses joues, mais elle vit le mouvement de ses bras, cette fluidité imposée, et une étincelle malsaine s'alluma au fond de son être. C'était une drogue. Le Dr Thorne lui rendait sa divinité, mais il le faisait en la vidant de son humanité.

Il tira violemment sur le fil de son bras droit tout en relâchant celui de sa jambe valide. Isadora manqua de s'effondrer, mais l'armature de cuir la maintint debout,

l'acier mordant dans sa cicatrice. Elle laissa échapper un cri qui se transforma en un soupir de soulagement masochiste.

— Encore, supplia-t-elle malgré elle.

Elias marqua un temps d'arrêt. Un sourire imperceptible étira ses lèvres fines. Il avait gagné. L'insubordination de la jeune femme s'était brisée sous le poids de son propre narcissisme blessé.

— "Encore" est un mot dangereux, Isadora. Il signifie que vous acceptez les conditions de mon art.

— Je veux... je veux sentir le mouvement. Peu importe comment.

— Bien.

Il la fit tourner. Plus vite. La pièce devint un tourbillon de bleu et de noir. Les fils de nylon s'enroulaient parfois autour de ses bras, lui marquant la peau de lignes rouges, mais elle ne sentait plus rien d'autre que cette illusion de vol. Il la manipulait comme un objet précieux et détesté. Il était le cerveau, elle était le muscle obéissant.

Soudain, il la tira contre lui, rompant le rythme. Le dos d'Isadora heurta son torse rigide. Ses mains quittèrent les fils pour venir s'enrouler autour de sa gorge, sans serrer, juste pour marquer la propriété. Ils restèrent ainsi, haletants, face au miroir.

— Vous n'êtes plus Isadora Vance, la danseuse déchue, dit-il d'une voix sourde, presque tendre. Vous êtes ma création. Une chose de métal et de douleur que j'ai ramenée de la tombe. Dites-le.

Elle sentait la pointe de l'acier de son costume s'enfoncer dans ses côtes, le froid de la pièce et la chaleur toxique de l'homme derrière elle. Elle regarda ses propres yeux

dans la glace, ils lui semblèrent étrangers, plus sombres, dévorés par une faim nouvelle. Elle n'avait plus peur de lui. Elle avait peur de l'instant où il s'arrêterait.

— Je suis à vous, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle écorché. Faites-moi danser. Brisez-moi s'il le faut, mais ne me laissez pas redevenir immobile.

Elias resserra sa prise sur sa gorge. Son regard dans le miroir était celui d'un collectionneur qui vient de trouver la pièce maîtresse de sa galerie d'horreurs.

— Je ne vous briserai pas, Isadora. Je vais vous démembrer et vous remonter jusqu'à ce que vous oubliiez où s'arrête votre corps et où commence mon contrôle.

Il la lâcha brusquement. Sans le soutien de ses mains et la tension des fils, elle s'effondra sur le parquet. L'armature métallique heurta le bois dans un fracas de cliquetis sinistres. La douleur revint, fulgurante, réelle, dépouillée de l'extase du mouvement. Elle resta prostrée, un cygne de fer gisant sur un lac de poussière.

Elias rangea les fils avec une lenteur méthodique.

— Pour demain, je veux que vous fassiez cent \*pliés\* avec cette armature. Si vous trichez, si vous tentez de soulager la jambe droite, je doublerai le poids des tuteurs.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant avant de sortir.

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ? La liberté est une illusion de la santé. La perfection, elle, nécessite des chaînes.

Il disparut dans le couloir, laissant la porte ouverte. Isadora resta au sol, seule dans la lumière crue de la lampe d'examen. Ses doigts griffèrent le parquet. Elle détestait Elias Thorne de chaque fibre de son être. Elle le détestait pour ce qu'il lui faisait, mais plus encore pour la manière dont son cœur avait bondi lorsqu'il l'avait appelée sa

"création".

Elle rampa vers le miroir, traînant sa jambe morte et son costume de fer. Elle se regarda une dernière fois. Elle n'était plus une victime. Elle était une complice. Et dans le silence de la nuit suisse, elle commença son premier \*plié\*, le visage tordu par une grimace qui ressemblait, à s'y méprendre, à un sourire de triomphe. Elle allait devenir son chef-d'œuvre, dût-elle y laisser son âme, os par os.

# Chapitre 10

## L'Ozone et la Colophane

L'odeur de l'ozone saturait l'air de la salle de rééducation, un parfum sec, presque métallique, qui picotait le fond de la gorge. C'était l'odeur des machines à impulsions électriques, mêlée à celle, plus organique et entêtante, de la colophane qu'Isadora écrasait frénétiquement sous ses chaussons de pointe. Ce mélange était son Eucharistie. D'un côté, la science froide de Thorne ; de l'autre, les vestiges de sa religion déchue.

Elle était debout, ou du moins ce qui ressemblait à une station verticale.

L'exosquelette de titane enserrait sa jambe droite comme un amant jaloux, ses articulations hydrauliques gémissant à chaque micro-mouvement. Elias Thorne était assis dans l'ombre, au-delà du cercle de lumière crue projeté par les plafonniers. On ne devinait que l'éclat de ses lunettes et la position rigide de ses mains croisées sur ses genoux.

— Encore, Isadora. Le quatre-vingt-douzième. Et cette fois, descendez jusqu'au point de rupture de la valve hydraulique.

Sa voix était un scalpel : précise, sans émotion, cherchant la zone où le nerf s'effiloche.

Isadora inspira. Ses poumons semblaient tapissés de verre pilé. La sueur coulait le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée qui contrastait avec l'incendie qui ravageait sa cuisse. Elle plia. Le métal de l'armature grinça, un cri de protestation mécanique qui faisait écho au silence hurlant de son fémur. À mi-chemin du \*plié\*, sa jambe se mit à trembler. Ce n'était pas une fatigue musculaire ordinaire ; c'était une

défaillance systémique, la révolte de la chair contre le métal.

— Vous hésitez, observa Elias en se levant. Le doute est une nécrose, Isadora. Si vous doutez de l'acier, vous finirez par douter de votre propre talent. Descendez.

Il s'approcha. Il ne marchait pas, il glissait, envahissant son espace vital avec une autorité prédatrice. Il s'arrêta derrière elle, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une émanation clinique de savon chirurgical et d'une amertume boisée.

— Je ne peux pas... la valve... elle va bloquer, haleta-t-elle, les yeux fixés sur son propre reflet dans le miroir.

Elle ne se reconnaissait plus. Elle voyait une créature hybride, une chimère de chair pâle et de pistons chromés. Ses cernes étaient des poches de nuit profonde, ses lèvres, une ligne de sang séché.

— "Je ne peux pas" est une phrase de patiente. Pas de muse. Vous êtes ici pour transcender la physique, pas pour vous y soumettre.

Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient froids, mais là où ils touchaient la peau nue, ils semblaient marquer le tissu d'un fer rouge. Il appuya. Un poids lourd, délibéré, qui força Isadora à descendre plus bas. Plus bas que ce que la machine était censée autoriser.

Un claquement sec retentit. Un bruit d'os ou de métal, ou peut-être les deux fusionnés dans un même désastre.

Le cri resta bloqué dans la gorge d'Isadora. La douleur ne fut pas une onde, mais une explosion nucléaire localisée dans sa hanche. Le système de sécurité de l'exosquelette, poussé au-delà de ses limites, se bloqua net. La jambe droite d'Isadora fut projetée vers l'arrière dans un angle contre-nature, tandis que le reste de son corps

s'effondrait vers l'avant.

Elle aurait dû heurter le parquet. Mais Elias était là.

Il la rattrapa par la taille, la maintenant dans une cambrure violente, presque chorégraphiée. Sa jambe, toujours prisonnière de l'armature bloquée, était tendue à l'extrême, les muscles saillant sous la peau diaphane comme des cordes de piano prêtes à rompre.

— Regardez-vous, murmura-t-il à son oreille.

Isadora suffoquait. La douleur était telle qu'elle en devenait une couleur : un blanc aveuglant qui dévorait les contours de la pièce. Son visage était tordu, une grimace de suppliciée, ses doigts agrippés au revers de la blouse blanche d'Elias.

— Regardez la ligne que vous dessinez, insista-t-il, sa voix se faisant plus douce, presque caressante. Jamais le Bolchoï ne vous aurait permis une telle extension. La douleur vous donne une envergure que la santé vous refusait.

Il ne la lâchait pas. Il la maintenait dans cette position de torture, savourant les spasmes qui secouaient son corps. Isadora sentit une larme couler, non pas de tristesse, mais de pur épuisement nerveux. Et pourtant, au centre de ce brasier, une étincelle perverse s'alluma. Elias ne la regardait pas comme un médecin regarde un cas clinique. Il la regardait comme un sculpteur contemple l'instant où le marbre se fend pour révéler la forme parfaite.

Il passa sa main libre le long de la cuisse emprisonnée dans le titane. Ses doigts effleurèrent la cicatrice, cette ligne de faille violacée, avant de s'insinuer sous le bord de son justaucorps. Le contact était une profanation, une intrusion brutale dans le sanctuaire de sa souffrance.

— Vous sentez cela ? Ce n'est pas votre jambe qui brûle, Isadora. C'est votre volonté qui se purifie. Vous avez besoin de ce fracas pour savoir que vous êtes encore en vie.

Elle renversa la tête en arrière, son crâne venant butter contre l'épaule dure de Thorne. Ses yeux rencontrèrent les siens dans le miroir. Gris. Impénétrables. Un vide abyssal dans lequel elle avait envie de se jeter.

— Cassez-le... murmura-t-elle dans un souffle erratique.

— Quoi donc ?

— Tout. Cassez tout. Si c'est le prix pour ne plus être... une ombre.

Un sourire imperceptible, une simple tension des muscles de sa mâchoire, apparut sur le visage d'Elias. Il serra davantage sa prise sur sa taille, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, laissant déjà l'ombre de futurs hématomes.

— Vous êtes déjà brisée, Isadora. Je ne fais que réorganiser les morceaux pour en faire quelque chose d'éternel.

D'un geste brusque, il déverrouilla manuellement la sécurité de l'exosquelette. Le relâchement de la pression fut si soudain qu'elle faillit s'évanouir. Il la laissa glisser au sol, mais ne s'éloigna pas. Il s'agenouilla entre ses jambes, ses mains s'emparant de ses chevilles pour défaire les rubans de ses chaussons de pointe, maculés de rose et de poussière de colophane.

L'intimité de la scène était étouffante. La pièce semblait s'être rétrécie, les murs se rapprochant pour ne laisser que ce cercle de lumière et cette odeur d'ozone qui s'estompait au profit de celle de leur propre sueur mêlée.

Elias retira le chausson droit. Le pied d'Isadora était une ruine : les orteils écrasés, les

ongles bleuis, la peau à vif. Il prit le pied blessé dans ses paumes, avec une dévotion qui tenait du fétichisme.

— On dirait une relique, dit-il d'une voix sourde. Le pied d'une sainte qui a trop marché sur des braises.

Il porta le pied à ses lèvres. Le baiser ne fut pas tendre. Ce fut une morsure légère sur le coup-de-pied, une revendication de propriété. Isadora eut un sursaut, une décharge électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale jusqu'à son cerveau embrumé. La douleur se mua en une tension érotique insoutenable, une soif de soumission qui la terrifiait autant qu'elle la fascinait.

— Vous m'appartenez, Isadora, dit-il sans lever les yeux, son souffle chaud sur sa peau meurtrie. Pas seulement votre rééducation. Pas seulement votre carrière. Chaque cellule de cette jambe, chaque fibre nerveuse qui transmet votre agonie, est mon domaine de recherche.

Elle tendit une main tremblante et saisit ses cheveux, le forçant à lever les yeux vers elle.

— Alors, cherchez, Elias. Cherchez jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi que vous n'ayez pas disséqué.

Il se redressa, la surplombant de toute sa stature. L'aura de professionnalisme s'était évaporée, laissant place à une noirceur brute, une soif de contrôle qui ne demandait qu'à être étanchée. Il la saisit sous les aisselles et la souleva, la déposant sur la table d'examen en inox, froide et impersonnelle.

Le contraste entre le métal glacé et la chaleur de sa peau enfiévrée la fit frissonner. Il écarta ses jambes avec une lenteur méthodique, s'installant dans l'espace ainsi créé. L'armature métallique de l'exosquelette cliqueta contre le bord de la table, un rappel

constant de son infirmité, de sa dépendance.

— Aujourd'hui, nous avons testé la résistance du titane, commença-t-il, sa main remontant lentement vers l'intérieur de sa cuisse, là où la peau est la plus fine, la plus vulnérable. Demain, nous testerons la vôtre. Sans la machine. Sans filet. Juste vous, moi, et le vide.

— Et si je tombe ?

— Vous tomberez, Isadora. C'est une certitude. Mais je serai là pour m'assurer que vous vous brisiez exactement comme je le souhaite.

Il se pencha sur elle, son visage à quelques millimètres du sien. L'odeur de la colophane semblait maintenant émaner d'elle-même, comme si son corps se transformait en l'instrument qu'il désirait tant manipuler.

— Embrassez-moi, ordonna-t-elle, un défi désespéré dans le regard.

— Non, répondit-il, sa voix vibrant d'une cruauté raffinée. Je ne vous donnerai pas ce que vous voulez. Je vous donnerai ce dont vous avez besoin : de la discipline. De l'ordre. Et une agonie si belle qu'elle fera passer vos souvenirs du Bolchoï pour une vulgaire répétition de province.

Il se détourna brusquement, la laissant seule sur la table d'inox, les jambes écartées, l'armature de fer pesant des tonnes. Il se dirigea vers la console de contrôle et éteignit les lumières de la salle, une par une.

— La séance est terminée, Isadora. Restez là. Apprenez à aimer le poids de vos chaînes dans l'obscurité. C'est là que l'on devient une étoile.

Il sortit, le déclic de la serrure résonnant comme un coup de feu dans le silence de la

clinique.

Isadora resta immobile, fixant le plafond invisible. Son corps pulsait, chaque battement de cœur envoyant une décharge de douleur et de désir à travers ses membres. Elle était une poupée de fer abandonnée, un chef-d'œuvre en devenir dont le créateur venait de quitter l'atelier.

Dans l'air raréfié, l'odeur de l'ozone persistait, une trace fantôme de l'éclair qui venait de la frapper. Elle ferma les yeux et, pour la première fois depuis l'accident, elle ne rêva pas de danser. Elle rêva d'être brisée, encore et encore, par les mains froides du Dr Thorne.

Elle était sa complice. Elle était sa proie. Et dans cette abjection totale, elle trouvait enfin la seule forme de grâce qu'il lui restait : celle de la destruction consentie.

# Chapitre 11

## Le Syndrome du Membre Fantôme

Le silence de la clinique n'était pas une absence de bruit ; c'était une matière visqueuse qui s'insinuait dans les conduits auditifs d'Isadora, une pression constante, pareille à celle des profondeurs océaniques. Dans sa chambre, nichée au sommet de cette forteresse de verre et de béton surplombant les abîmes helvétiques, la lumière crue de la lune se répercutait sur les murs blancs avec une violence chirurgicale.

Isadora était allongée sur le dos, les bras le long du corps, imitant d'un gisant de marbre. Elle fixait le plafond, là où les ombres des sapins, projetées par le vent du dehors, dessinaient des griffures mouvantes. Mais ce n'étaient pas les arbres qu'elle voyait.

Le piano commença. Faiblement. Une mélodie de Tchaïkovski, distordue, ralentie, comme si le vinyle de son âme était rayé.

Elle la vit alors. Au pied de son lit.

L'autre Isadora. Celle d'avant le craquement. Celle dont le fémur n'était pas une tige de titane entourée de chair meurtrie, mais un ressort d'acier pur. La créature de lumière portait son tutu de \*Giselle\*, vapoureux, spectral. Elle commença un \*développé\*, une extension si parfaite, si insolente de facilité, que la Isadora réelle sentit une pointe de fiel lui monter à la gorge.

— Arrête, murmura Isadora. Sa propre voix lui parut étrangère, érodée par des jours de silence forcé.

Le fantôme ne répondit pas. Il enchaîna par une série de \*tours en dehors\*, ses pointes griffant le linoléum stérile sans produire le moindre son. C'était une danse de poussière et de lumière morte. Isadora sentit sa jambe gauche — la jambe brisée — tressaillir. Une décharge électrique remonta de sa cheville jusqu'à sa hanche. Une douleur fantôme, un écho de ce qui n'existait plus. Elle pouvait sentir la texture de la colophane sous ses orteils, l'odeur de la sueur et du vieux bois de la scène du Bolchoï. L'hallucination était si dense qu'elle en devenait tactile.

— Tu n'es pas là, haleta-t-elle, les doigts crispés sur ses draps froids. Tu es morte sur le parquet de Moscou.

— Elle n'est pas morte, Isadora. Elle est simplement... déplacée.

La voix d'Elias Thorne coupa l'air comme un scalpel. Il se tenait dans l'encadrement de la porte, une silhouette sombre contre le néon blafard du couloir. Il n'alluma pas la lumière. Il n'en avait pas besoin ; il se mouvait dans l'obscurité avec la certitude d'un prédateur dans sa propre cage.

Il s'approcha du lit, le bruit de ses semelles de cuir sur le sol marquant la mesure de la folie qui s'emparait de la pièce. Isadora tourna la tête vers lui, les yeux dilatés par la terreur et une forme d'extase honteuse.

— Vous l'avez vue ? demanda-t-elle, sa main cherchant celle du médecin dans un réflexe de noyée. Elle était là. Elle dansait. Elle faisait ce que je ne peux plus...

Thorne s'assit au bord du matelas. Il ne prit pas sa main. Il posa ses doigts longs et glacés sur le front d'Isadora, une caresse qui ressemblait davantage à une expertise technique.

— Ce que vous voyez est la névrose qui tente de combler le vide, dit-il d'un ton monocorde, presque mélodieux. Votre cerveau refuse l'atrophie. Il crée une idole pour

ne pas avoir à regarder votre propre ruine. C'est le syndrome du membre fantôme appliqué à l'ego. Vous ne souffrez pas de votre jambe, Isadora. Vous souffrez de votre absence de gloire.

Il pencha son visage vers le sien. L'odeur de Thorne était celle du santal et de l'éther, un mélange de sacré et de clinique.

— Elle est si belle, pleura-t-elle. Pourquoi ne puis-je pas la rejoindre ?

— Parce que vous appartenez à la terre, maintenant. À la douleur. À moi.

Il sortit de la poche de sa blouse une enveloppe. Le papier était froissé, timbré de France. Isadora reconnut l'écriture fine et nerveuse de sa mère. Un sursaut de vie traversa ses membres. Elle tendit la main, mais Thorne écarta l'enveloppe avec une lenteur sadique.

— Une lettre de l'extérieur, dit-il, ses yeux gris brillant d'une lueur malveillante. Ils s'inquiètent. Ils demandent quand vous reviendrez. Ils parlent de "convalescence", de "repos". Des mots de faibles. Des mots qui vous tirent vers le bas, vers la médiocrité d'une vie normale.

— Donnez-la-moi, supplia-t-elle. S'il vous plaît, Elias.

— Elias ? Nous en sommes là ?

Il se leva, l'enveloppe entre deux doigts. Il s'approcha de la petite poubelle en inox dans le coin de la chambre.

— Cette lettre est un poison, Isadora. Elle vous rappelle que vous étiez humaine. Mais pour que je puisse vous reconstruire, pour que vous puissiez un jour surpasser ce spectre que vous croyez voir, vous devez cesser d'être une fille, une amie, une

citoyenne. Vous devez être un projet. Mon projet.

D'un geste sec, il déchira l'enveloppe en deux, puis en quatre. Le bruit du papier qui se rompt fut, pour Isadora, plus insupportable que celui de son propre os deux ans plus tôt. Elle tenta de se lever, d'arracher les restes de son lien avec le monde, mais sa jambe la trahit. Elle s'effondra sur le bord du lit, gémissant de douleur et de frustration.

Thorne la regarda, impavide, alors qu'il laissait tomber les confettis de sa vie passée dans la corbeille.

— Le monde extérieur vous a déjà oubliée, Isadora. Dans les journaux, vous êtes une archive. Pour votre mère, vous êtes un fardeau. Ici, vous êtes une promesse. Choisissez votre réalité.

Il revint vers elle et, cette fois, il s'empara de son menton, le serrant avec une force qui la contraignit à le regarder dans le blanc des yeux.

— Est-ce qu'elle danse encore ? demanda-t-il à voix basse.

Isadora cligna des yeux. Le spectre de la ballerine avait disparu. Il n'y avait plus que l'odeur de l'éther et la poigne d'acier du Dr Thorne.

— Non, murmura-t-elle.

— Bien. La réalité est une cellule étroite, Isadora. Je suis le seul à en posséder la clé. Si vous voulez revoir cette fille danser, ce ne sera pas dans vos rêves. Ce sera à travers la souffrance que je vous infligerai demain matin. Chaque nerf que je réveillerai sera une note de musique. Acceptez-vous le concert ?

Isadora sentit une larme couler sur sa joue, s'écrasant sur le pouce de Thorne. Elle

détestait cet homme. Elle le détestait avec une ferveur qui confinait au culte. Il était son tortionnaire, son geôlier, le voleur de son passé. Mais il était aussi le seul miroir où elle n'était pas une infirme.

— Oui, finit-elle par lâcher dans un souffle.

— Dites-le mieux que ça. Dites-le comme si votre vie en dépendait. Parce que c'est le cas.

— Détruisez-moi, Elias. Brisez ce qu'il reste de la fille pour que l'étoile puisse revenir. Je n'ai besoin de rien d'autre. Pas de lettres. Pas de famille. Rien que vous.

Un sourire imperceptible, presque cruel, étira les lèvres du médecin. Il relâcha sa prise.

— Dormez, Isadora. Demain, nous explorerons de nouvelles limites de votre seuil de tolérance. Je vous ai préparé un harnais de suspension. Nous allons voir si votre corps se souvient de la pesanteur, ou s'il préfère l'agonie de l'apesanteur.

Il se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur l'interrupteur.

— Ah, j'oubliais. Votre mère disait qu'elle avait vendu votre appartement de Paris. Elle a jeté vos vieux chaussons. Vous voyez ? Même les souvenirs font le ménage.

Le clic de l'interrupteur plongea la pièce dans un noir total.

Isadora resta seule, le corps tremblant, le cœur battant la chamade contre ses côtes. Dans l'obscurité, elle crut entendre à nouveau la note aigre d'un violon. Elle ferma les yeux et chercha la silhouette du spectre, mais elle ne vit que les mains froides d'Elias Thorne disséquant son âme.

Le membre fantôme ne la lançait plus. À sa place, un vide immense, une faim dévorante pour la prochaine séance de torture qui, seule, lui donnait l'illusion d'être encore en vie. Elle s'enroula sur elle-même, caressant la cicatrice de sa cuisse, ce long sillon de chair boursouflée qui était désormais son unique lien avec la vérité.

Elle n'était plus Isadora Vance. Elle était la matière brute entre les mains d'un dieu sombre, et dans cette déliquescence totale, elle trouvait enfin une paix terrifiante. Le silence de la clinique n'était plus une pression ; c'était un linceul. Et elle s'y drapait avec la dévotion d'une sainte montant au bûcher.

# Chapitre 12

## La Loi de la Gravité

L'air de la salle de rééducation était saturé d'ozone et de cet entêtement stérile qui caractérisait la clinique de Thorne. Isadora fixait le miroir. Elle ne voyait pas une femme, encore moins une ballerine ; elle voyait une erreur de la nature, un assemblage de chair pâle et de métal étranger, maintenu par une volonté qui ne lui appartenait déjà plus tout à fait.

Le harnais de suspension descendait du plafond comme une araignée de cuir et d'acier chromé. Les sangles pendaient, prêtes à l'enserrer, à lui offrir l'illusion d'une légèreté qu'elle avait perdue sur les planches du Bolchoï, au milieu du fracas d'un os qui cède.

Elias se tenait dans l'ombre du coin de la salle, une tablette de verre à la main. Il ne l'aidait pas. Il ne l'aidait jamais pour les préparatifs. Il la regardait lutter avec les boucles, ses doigts tremblants glissant sur le cuir rigide. Chaque mouvement maladroit de sa part semblait nourrir le silence méprisant de l'homme.

— Le nœud de la sangle inguinale est lâche, Isadora. Si vous tombez, le cuir vous arrachera la peau. Est-ce là votre intention ? Cherchez-vous une nouvelle cicatrice pour tenir compagnie à la première ?

Sa voix était un scalpel. Isadora sursauta, ses doigts s'activant avec une urgence fébrile. Elle sentait le regard d'Elias sur sa cuisse, là où la peau boursouflée marquait le passage du chirurgien. Elle détestait ce regard autant qu'elle l'appelait. C'était la seule preuve qu'elle occupait encore un espace dans le monde des vivants.

— Non, Monsieur, murmura-t-elle.

— Alors, hissez-vous. Devenez l’oiseau que vous prétendez être.

Elle actionna la poulie. Les câbles se tendirent. Ses pieds quittèrent le sol de quelques millimètres. La douleur dans sa hanche fut immédiate, une décharge électrique qui lui rappela que le titane n’a pas d’âme, pas de souplesse. Elle resta suspendue, oscillant légèrement, une marionnette dont les fils étaient tenus par un dieu qui ne connaissait pas la pitié.

— Le premier saut, Isadora. Un simple \*grand jeté\*. Le harnais compensera soixante pour cent de votre poids. Le reste appartient à votre courage. Ou à ce qu’il en reste.

Elle ferma les yeux. Dans l’obscurité de ses paupières, elle revit les dorures de Moscou, sentit l’odeur de la colophane et de la poussière des rideaux de scène. Elle se prépara. Son cœur battait contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage de titane. Elle contracta ses muscles, sentit l’atrophie de son mollet gauche, cette faiblesse qui était devenue sa signature.

— Allez-y, ordonna Elias. Sautez.

Elle s’élança.

Pendant une fraction de seconde, la magie opéra. La traction des câbles l’arracha à la gravité. Elle crut sentir l’air glisser sous ses bras, le vide l’embrasser. Elle était de nouveau la Lumière du Bolchoï. Elle était la flamme, l’éther, la grâce absolue.

Puis, vint l’apogée. Et la chute.

Le mécanisme du harnais émit un sifflement sec. Isadora ne contrôla pas la réception. Sa jambe gauche, celle qui aurait dû être un pilier de marbre, ne fut qu’un roseau

brisé. À l'instant où son pied toucha le sol, le genou se déroba. Un craquement sourd résonna dans la salle, un bruit de bois mort que l'on brise en deux.

Le cri resta coincé dans sa gorge. Les sangles l'empêchèrent de s'écraser totalement, mais elle resta pendue, tordue dans une posture grotesque, le visage à quelques centimètres du sol froid. Le harnais la sciait sous les bras et à l'entrejambe.

— Pitoyable, lâcha Elias.

Il ne s'était pas approché. Il n'avait pas bougé d'un iota. Il restait là, debout, observant son agonie avec une curiosité entomologique.

— Détachez-moi... s'il vous plaît... gémit-elle.

— Vous n'avez pas fini l'exercice. Vous n'avez même pas commencé. Vous avez chuté comme un sac de viande. La gravité ne pardonne pas aux imposteurs, Isadora.

D'un geste sec sur sa tablette, il libéra la tension des câbles. Isadora tomba lourdement sur le marbre. Le choc fit vibrer la broche dans son fémur, une douleur blanche, aveuglante, qui lui fit monter les larmes aux yeux. Elle resta là, étalée, le visage pressé contre la pierre glacée. L'odeur de la cire de sol lui monta aux narines.

— Levez-vous.

— Je... je ne peux pas. Ma jambe...

— Votre jambe est intacte. C'est votre volonté qui est en miettes. Levez-vous et recommencez.

— Elias... pitié...

Le silence qui suivit fut plus douloureux que la chute. Elle entendit les pas de l'homme s'approcher. Lentement. Rythmiquement. Chaque battement de talon sur le sol était une sentence. Il s'arrêta juste devant son visage. Elle voyait ses chaussures de cuir noir, impeccablement cirées. Pas une poussière. Pas une faille.

— Vous m'avez appelé par mon prénom, Isadora ? Est-ce là votre façon de quémander une indulgence que vous ne méritez pas ? Ici, je ne suis pas un homme. Je suis la seule force qui vous maintient hors de la tombe.

Il s'accroupit, mais ne la toucha pas. Il dégageait une odeur de santal et de métal froid.

— Regardez-vous, reprit-il, sa voix baissant d'un ton, devenant presque une caresse empoisonnée. Vous rampez sur le sol comme un insecte écrasé. Où est la ballerine ? Où est la créature divine que le monde entier adulait ? Elle n'existe plus. Il ne reste que cette petite chose brisée, avide de douleur, qui a besoin que je lui dise de respirer pour ne pas étouffer.

Isadora tourna la tête, ses cheveux collés à son visage par la sueur. Elle plongea son regard dans le gris d'acier des yeux d'Elias. Elle y vit un vide abyssal, une absence totale d'empathie qui l'attirait autant qu'elle la terrifiait. Elle était une épave, et il était l'océan.

— Touchez-moi... murmura-t-elle, une supplique déchirante franchissant ses lèvres. S'il vous plaît... Touchez-moi.

Elle avait besoin de sa main. Pas pour l'aider à se relever, mais pour se sentir réelle. Pour que la douleur qu'il lui infligeait prenne une forme physique, tangible. Pour qu'il valide son échec par un contact.

Elias esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il tendit la main, ses doigts

longs et fins frôlant la peau de sa joue, descendant lentement vers sa gorge, avant de s'arrêter sur la cicatrice de sa cuisse, là où le tissu cicatriciel était le plus épais. Il pressa son pouce sur le point sensible, pile là où le nerf était encore à vif.

Isadora arque sa colonne, un gémissement de plaisir et d'agonie s'échappant de ses lèvres.

— Vous voulez mon contact ? Vous voulez que je vous ramasse ?

Il appuya plus fort. Elle sentit ses os grincer sous la pression.

— Vous ne méritez pas d'être portée, Isadora. Une sainte doit ramper vers son autel. Rampez jusqu'à la barre. Si vous y arrivez, peut-être que je vous accorderai la grâce d'une seconde de repos. Sinon, vous passerez la nuit ici, seule avec votre échec.

Il se releva brusquement, lui retirant la seule chaleur qu'elle connaissait.

— Mais... la lumière... balbutia-t-elle en voyant Elias se diriger vers la sortie.

— La lumière est un luxe pour ceux qui tiennent debout. L'obscurité est le miroir de votre état actuel. Apprenez à aimer le noir, Isadora. C'est là que l'on entend le mieux les os se reconstruire.

Il atteignit l'interrupteur.

— Elias ! hurla-t-elle, sa voix se brisant dans l'immensité de la salle.

\*Clic.\*

Le noir total l'engloutit.

Isadora resta seule, le corps dévasté, la hanche en feu. Le marbre semblait aspirer la chaleur de son sang. Elle tendit une main dans le vide, cherchant un appui, une trace, n'importe quoi. Elle n'était plus qu'une masse de douleur et de besoin.

Elle commença à ramper.

Le mouvement était une torture. Chaque centimètre gagné vers la silhouette fantomatique de la barre de danse, là-bas dans l'ombre, lui coûtait une part de son âme. Elle traînait sa jambe morte comme un poids mort, un rappel constant de sa déchéance. Ses ongles crissaient sur le sol. Elle pleurait sans bruit, les larmes se mélangeant à la poussière du marbre.

Elle pensait à Elias. À ses mains froides. À la façon dont il la regardait comme si elle était un objet de curiosité, une machine cassée qu'il s'amusait à démonter pièce par pièce. Elle le détestait. Elle l'idolâtrait. Il était le seul à ne pas la regarder avec cette pitié dégoulinante que sa mère ou ses anciens collègues affichaient. Il la regardait avec une exigence cruelle, une exigence qui lui redonnait une valeur.

Elle n'était pas une infirme pour lui. Elle était un matériau de construction.

Après ce qui lui sembla être une éternité de souffrance, ses doigts rencontrèrent le métal froid de la base de la barre. Elle s'y agrippa comme une naufragée à une épave. Elle se hissa centimètre par centimètre, ses muscles hurlant leur fatigue, son cœur tambourinant dans ses tempes.

Lorsqu'elle fut enfin à genoux, agrippée au bois de la barre, elle sentit une présence. Une odeur de santal.

— Bien, murmura une voix juste au-dessus de son oreille.

La lumière revint, tamisée, révélant Elias debout juste derrière elle. Il ne l'aidait pas à

se lever, mais il posa ses mains sur ses épaules. La pression était lourde, possessive.

— Vous avez appris la première leçon de la gravité, Isadora.

— Laquelle ? demanda-t-elle dans un souffle, la tête renversée contre son torse, cherchant désespérément un contact plus intime.

— On ne remonte jamais seule. On ne remonte que parce qu'on accepte de n'être rien sans la main qui nous écrase.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille, son souffle chaud contrastant avec la froideur de son discours.

— Demain, nous enlèverons le harnais. Et si vous tombez à nouveau, je vous laisserai là jusqu'à ce que vous oubliiez votre propre nom. Est-ce clair ?

— Oui... murmura-t-elle, son corps frissonnant sous l'emprise de l'homme. Oui, maître.

Elle ne voyait pas le sourire cruel et triomphant d'Elias Thorne dans le miroir. Elle ne voyait que son propre reflet : une femme brisée, prête à se rompre davantage pour une simple pression de ses doigts sur sa peau. Elle était son œuvre. Elle était sa chose. Et dans cette abjection totale, elle ressentit une étincelle de vie si violente qu'elle en eut le vertige.

La loi de la gravité n'était plus une force physique. C'était le lien de sang qui l'unissait à son tortionnaire. Elle était tombée si bas que la seule direction possible était à travers lui, peu importe la profondeur du gouffre qu'il creusait sous ses pieds.

# Chapitre 13

## Le Rituel des Pointes

Le silence de la clinique n'était jamais vide. Il avait une consistance, une texture de linceul amidonné. Ce matin-là, dans le grand studio aux parois de verre ouvrant sur les cimes acérées des Alpes, l'air semblait plus froid, plus raréfié. Isadora attendait au centre de la pièce, une silhouette décharnée dans son justaucorps noir. Sa jambe gauche, celle qui portait la cicatrice, tressaillait imperceptiblement. Un tic nerveux, ou peut-être la peur qui cognait contre le titane de son fémur.

Elias entra sans faire de bruit. Il ne portait pas sa blouse blanche, mais une chemise de soie anthracite dont les manches étaient retroussées, révélant des avant-bras aux veines saillantes, précis comme des schémas anatomiques. Dans ses mains, il tenait une boîte en bois de cèdre, sombre et vernie, comme un coffret à bijoux ou un reliquaire.

Il ne la salua pas. Dans leur monde, la politesse était une perte d'oxygène. Il s'assit sur un tabouret de cuir, à quelques pas d'elle, et posa la boîte sur ses genoux.

— Asseyez-vous, Isadora.

Elle obéit, s'effondrant presque sur le parquet glacé. Ses mains, noueuses et pâles, se posèrent sur ses genoux. Elle fixait la boîte avec une avidité qui l'écœurerait elle-même. C'était l'addiction du condamné pour la corde qui va le pendre.

— Vous avez dit que vous vouliez retrouver votre axe, commença Elias, sa voix glissant sur les murs comme un scalpel. Que votre corps n'était plus qu'une trahison de chair et de métal incapable de supporter la verticale.

Il ouvrit le coffret. À l'intérieur, reposait une paire de pointes d'un rose si pâle qu'elles paraissaient exsangues. Mais ce n'étaient pas des chaussons ordinaires. Le satin cachait une structure complexe : des arceaux de chrome qui épousaient la cambrure et, au niveau du talon et des métatarses, de fines tiges de titane terminées par des pointes acérées, semblables à des aiguilles de tatoueur.

— La technologie n'est rien sans l'ancrage, murmura-t-il en sortant le premier chausson. Votre système nerveux refuse de faire confiance à votre jambe. Nous allons donc court-circuiter votre peur. Ces pointes ne sont pas tenues par des rubans, Isadora. Elles sont tenues par vous.

Elle sentit un frisson de terreur pure remonter sa colonne vertébrale.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Votre rédemption. Ces ancrages s'insèrent directement dans les couches dermiques et s'appuient sur l'os. Ils feront corps avec vous. La douleur vous servira de boussole. Si vous déviez de votre axe, si votre poids vacille, la pression vous rappellera à l'ordre. Vous ne tomberez plus, car la chute sera plus insupportable que la station debout.

Il lui fit signe d'approcher son pied gauche. Isadora hésita une seconde. Elle vit le reflet de l'homme dans les vitres, un prédateur calme, un dieu de douleur. Elle vit aussi son propre reflet : une ruine. Elle tendit le pied.

Elias saisit sa cheville. Ses doigts étaient d'une froideur chirurgicale. Il nettoya la peau avec une compresse imbibée d'alcool. L'odeur de la stérilisation remplit ses narines, se mélangeant à l'odeur de la peur.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il.

Il plaça le premier chausson. Lorsqu'il pressa le mécanisme de verrouillage, Isadora poussa un cri étouffé, les doigts crispés sur le parquet. Les aiguilles de titane perforèrent la peau du talon et du coup-de-pied avec une précision millimétrée. La douleur fut immédiate, une décharge électrique qui remonta jusqu'à sa hanche, avant de se transformer en une brûlure sourde, battante.

— Respirez, Isadora. Accueillez-le. C'est le prix du retour.

Il passa au pied droit. Elle ne cria plus. Elle se contenta de mordre sa lèvre inférieure jusqu'au sang, les yeux fixés sur les mains d'Elias qui s'activaient sur elle avec une sorte de tendresse cruelle. Quand il eut fini, ses pieds étaient emprisonnés dans les satins roses, mais sous les bords, de petites perles de sang commençaient déjà à imbiber le tissu, créant des taches d'un carmin sombre.

— Levez-vous.

C'était un ordre, pas une suggestion. Isadora appuya ses mains au sol. Chaque mouvement était une agonie. Le métal frottait contre ses terminaisons nerveuses. Elle parvint à se mettre debout, chancelante.

— Sur les pointes, Isadora. Maintenant.

— Elias... je ne peux pas... mes os...

Il se leva et vint se placer derrière elle. Il ne la toucha pas, mais elle sentit la chaleur de son corps, une promesse de sanctuaire dans cet enfer.

— Vos os sont faibles, mais mon acier ne l'est pas. Montez. Si vous ne le faites pas, je retire les chaussons, je ferme cette clinique, et je vous laisse retourner à votre existence de mendicante de la grâce. Vous serez une ombre dans les couloirs du

Bolchoï, une femme qui boite pour le restant de ses jours. Est-ce cela que vous voulez ?

— Non, lâcha-t-elle dans un sanglot.

— Alors montez.

Elle contracta ses mollets, sollicitant des muscles qui n'avaient pas porté son poids depuis deux ans. Elle bascula sur les plateformes des pointes.

Le monde explosa. La douleur fut si vive qu'elle crut s'évanouir. Les fixations s'enfonçaient dans sa chair, le métal rencontrant la résistance de l'os. Mais, au milieu de cette dévastation sensorielle, une sensation nouvelle apparut : une stabilité absolue. Elle était ancrée. Elle n'était plus une créature de chair flasque, elle était une machine de guerre, une poupée de sang et de fer.

— Regardez-vous, murmura Elias à son oreille.

Dans le miroir, elle vit une apparition. Elle était plus grande, plus droite. Le sang imbibait maintenant les rubans de satin, mélangeant sa chaleur à la poussière de colophane qui recouvrait le sol. C'était d'une beauté obscène.

— Dansez pour moi, Isadora. Une variation. \*Giselle\*. L'acte II. Celle où elle n'est plus qu'un esprit.

— Je n'ai pas de musique...

— La musique est dans votre tête. Elle est dans le rythme de votre cœur qui bat trop vite. Allez-y.

Elle commença. Les premiers pas furent des saccades de torture. Chaque \*plié\*

envoyait des décharges de rasoir dans ses chevilles. Mais Elias la suivait, tournant autour d'elle comme un loup, sa présence l'empêchant de s'effondrer.

— Plus haut. Allongez la ligne. Ne fuyez pas la douleur, Isadora, utilisez-la comme levier. Elle est votre seule vérité.

Elle s'exécuta. Elle oublia la clinique. Elle oublia la Suisse. Elle devint la morte-vivante, la Wilis condamnée à danser jusqu'à l'aube. Ses mouvements gagnaient en fluidité au fur et à mesure que l'endorphine luttait contre le traumatisme. Le mélange de sang et de colophane rendait le sol légèrement glissant, mais les pointes d'Elias ne faillissaient pas. Elles la maintenaient dans une verticale surnaturelle.

Elle entama une série de \*pirouettes\*. Un tour, deux tours, trois tours. Le sang projeté par la force centrifuge dessina une fine ligne pointillée sur le miroir blanc. Elle ne sentait plus ses pieds. Elle ne sentait plus que la volonté d'Elias qui la traversait comme un courant haute tension.

Il l'arrêta brusquement en lui saisissant le bras en plein mouvement. Elle s'immobilisa, haletante, le corps couvert d'une sueur glacée, ses pieds trempés d'un rouge écarlate.

— Regardez le sol, Isadora.

Elle baissa les yeux. Le parquet était maculé. Sa propre substance avait marqué son territoire.

— Vous avez sacrifié votre pureté pour retrouver votre puissance, dit-il d'une voix sourde, presque sensuelle. Vous sentez cette odeur ? Le fer, la sueur, la peur. C'est l'odeur de votre renaissance.

Il s'agenouilla devant elle, toujours sur les pointes. Il prit son pied gauche dans sa main, ignorant le sang qui souillait ses doigts de chirurgien. Il pressa le pouce sur la zone où le métal entrait dans la peau. Elle tressaillit, un gémissement s'échappant de ses lèvres.

— Vous m'appartenez maintenant, Isadora. Pas parce que je vous ai soignée. Mais parce que je suis le seul à savoir quelle horreur vous êtes capable d'accepter pour briller.

Il leva les yeux vers elle. Pour la première fois, elle vit une lueur de faim dévorante dans son regard gris. Ce n'était pas de l'amour, c'était de la possession métaphysique. Il avait brisé l'idole pour en posséder les morceaux.

— Encore une fois, ordonna-t-il en se relevant. Et cette fois, je veux vous voir sourire. Montrez-moi que vous aimez votre propre destruction.

Elle redressa le menton, le visage livide, les yeux brûlants d'une fièvre malsaine. Elle esquissa un sourire, un rictus de martyr qui avait trouvé sa croix. Elle n'était plus la Lumière du Bolchoï. Elle était la créature de Thorne.

Elle s'élança dans un grand jeté, les pieds de fer frappant le sol avec un bruit mat de métal sur bois, laissant derrière elle une traînée de rubis sur le miroir de sa propre déchéance. Elle n'avait jamais été aussi libre que dans cet esclavage. Elle n'avait jamais été aussi vivante que depuis qu'il l'avait mise à mort.

# Chapitre 14

## L'Inversion des Pôles

La sueur refroidissait sur la peau d'Isadora, se muant en une gangue de glace sous les néons crus du studio de rééducation. Le silence qui suivit son dernier saut n'était pas un vide, mais une masse pesante, saturée de l'odeur ferreuse des plaies ouvertes sur ses pieds. Elle ne bougeait plus. Une statue de chair meurtrie, les pointes rouges de ce rubis liquide qui continuait de perler sur le chêne clair du parquet.

Elias Thorne ne l'avait pas lâchée du regard. Il était resté immobile, le souffle court, une anomalie dans sa mécanique de précision. Ses mains, d'ordinaire si fermes, étaient crispées le long de sa blouse blanche, comme s'il craignait que le simple fait de respirer ne brise l'image qu'il venait de sculpter.

— Asseyez-vous, Isadora, finit-il par articuler. Sa voix n'était plus ce scalpel qui tranchait les doutes ; elle avait la texture d'un parchemin trop sec.

Elle obéit. Chaque mouvement était un blasphème contre l'anatomie, une insulte au titane qui maintenait son fémur. Elle se laissa glisser sur le banc de cuir froid avec une grâce de naufragée. Elle ne le quittait pas des yeux. Elle avait vu l'éclair. Ce n'était plus le regard du clinicien qui évalue une progression motrice ; c'était la faim d'un homme qui réalise que sa proie est devenue son oxygène.

Il s'approcha d'elle, portant le plateau de soins comme un prêtre apporte les instruments d'un sacrifice. Il s'agenouilla. Le Dr Elias Thorne, l'homme qui faisait trembler les héritières des plus grandes dynasties russes d'un seul haussement de sourcil, était aux pieds d'une infirme qu'il avait lui-même recréée.

— Le tendon d’Achille a tenu, murmura-t-il, plus pour lui-même que pour elle. Mais vous avez forcé sur l’ancrage. Vous êtes une idiote, Isadora. Une magnifique idiote.

Il commença à défaire les rubans de ses chaussons. Le satin rose, gorgé de sang, collait à la peau. Il ne portait pas de gants. Un oubli impensable pour lui. Il voulait toucher le désastre. Ses doigts effleurèrent la cheville d’Isadora, et elle sentit un tressaillement courir sous sa pulpe. Ce n’était pas elle qui tremblait.

C’était lui.

Isadora laissa sa tête retomber contre le mur froid. Elle l’observait avec une lucidité cruelle. La faille était là. Elle s’était ouverte au moment où elle lui avait offert ce sourire de martyr en plein milieu de sa déchéance. Elle avait compris la règle du jeu : pour Elias, la perfection était ennuyeuse. Ce qu’il vénérât, c’était la résistance de la matière face à la destruction. Et elle, elle était en train de devenir indestructible à force d’être brisée.

— Vous avez peur, Elias ? demanda-t-elle. Sa voix était un murmure de soie, dépourvu de la moindre pitié.

Il s’immobilisa, un coton imbibé d’antiseptique suspendu au-dessus d’une plaie vive. Il leva les yeux. Son iris gris semblait s’être dilaté, dévorant le reste de son regard.

— La peur est une émotion pour ceux qui ont quelque chose à perdre, Isadora. Je n’ai rien.

— menteur.

Elle avança sa jambe blessée, pressant délibérément sa cicatrice contre la paume de sa main. Un éclair de douleur blanche lui traversa le bassin, mais elle ne cilla pas. Elle voulait voir sa réaction. Elias ferma les yeux un instant, ses narines frémissant alors

qu'il respirait l'odeur de sa peau mêlée à celle de la Bétadine.

— Vous avez peur de ce que vous avez fait de moi, continua-t-elle en se penchant vers lui, ses cheveux blonds, ternis par la sueur, effleurant l'épaule de la blouse. Vous vouliez une poupée mécanique que vous pourriez réparer à l'infini. Mais vous avez créé autre chose. Un monstre qui ne peut plus danser que si vous le regardez souffrir. Qu'est-ce qui se passera, Elias, si je m'arrête ? Si je décide que la douleur ne m'intéresse plus ?

La main d'Elias se referma brusquement sur son mollet. Ce n'était plus un geste médical. C'était une emprise. Ses phalanges blanchissaient sous l'effort.

— Vous ne vous arrêterez pas. Vous avez besoin de moi pour exister autant que j'ai besoin de vous pour voir ce que la volonté peut faire au désespoir.

— Non, Elias. Vous avez besoin de moi pour vous sentir vivant. Parce que derrière votre éducation parfaite et vos protocoles suisses, vous êtes plus vide que cette salle de bal.

Il lâcha le coton. Ses doigts remontèrent le long de la cuisse d'Isadora, frôlant la limite de son justaucorps. Il n'y avait aucune tendresse dans ce contact, seulement une urgence sauvage, une recherche désespérée de contrôle sur quelque chose qui commençait à lui échapper. Isadora sentit le souffle du médecin contre sa joue. Il sentait la menthe et le tabac froid.

— Vous croyez avoir pris le dessus ? siffla-t-il. Vous n'êtes qu'une extension de ma volonté. Sans mes injections, sans mes réglages, vous ne seriez qu'une boîteuse anonyme dans une clinique de province.

— Alors pourquoi vos mains tremblent-elles, Docteur ?

Elle leva sa propre main, frêle, presque translucide, et posa deux doigts sur la carotide d'Elias. Son cœur battait la chamade, une cadence irrégulière, une arythmie de prédateur acculé. Elle sourit, et cette fois, ce n'était pas le rictus de la ballerine, mais celui d'une femme qui vient de trouver l'interrupteur dans une pièce obscure.

— Vous m'avez brisée pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur, murmura-t-elle à son oreille. Et maintenant que vous avez vu, vous ne pouvez plus détourner le regard. Vous êtes fasciné par l'abîme, Elias. Et l'abîme a un visage. Le mien.

Il se redressa brusquement, la repoussant presque. Il se leva, lissant sa blouse d'un geste nerveux, retrouvant pour un instant son masque clinique. Mais les fissures étaient irréparables. Ses yeux trahissaient une panique sourde, celle de l'architecte qui voit les fondations de son œuvre se transformer en sables mouvants.

— La séance est terminée, dit-il d'un ton sec, sans la regarder. Retournez dans votre chambre. Glacez vos articulations. Je ne veux pas vous voir avant demain matin.

Isadora ne bougea pas. Elle resta assise sur son trône de cuir, ses pieds ensanglantés posés sur le sol sacré de son tortionnaire. Elle savourait ce moment. L'air de la pièce n'était plus étouffant pour elle ; il l'était pour lui.

— Vous ne m'avez pas soignée, Elias, lança-t-elle alors qu'il se dirigeait vers la porte. Vous m'avez juste donné une raison de vous détester. Et c'est cette haine qui me fait tenir debout. C'est vous qui m'avez appris à utiliser la douleur comme un moteur. Ne soyez pas surpris si je m'en sers pour vous écraser.

Il s'arrêta, la main sur la poignée en acier brossé. Ses épaules étaient tendues, chaque muscle de son dos semblait prêt à rompre. Il ne se retourna pas.

— Dormez, Isadora. La haine demande de l'énergie. Et demain, nous passerons à la phase suivante.

— Quelle phase ?

— Celle où vous apprendrez que même les monstres peuvent avoir un maître.

Il sortit, verrouillant la porte derrière lui. Le clic du mécanisme résonna comme un coup de feu dans le silence du studio. Isadora resta seule dans la pénombre, entourée de miroirs qui lui renvoyaient l'image d'une créature brisée, mais souveraine. Elle baissa les yeux vers ses pieds. Le sang commençait à sécher, formant des croûtes sombres sur sa peau.

Elle se leva lentement, ignorant la protestation violente de son fémur. Elle boita jusqu'au miroir central. Elle toucha la surface froide du verre. Elle ne voyait plus la Lumière du Bolchoï. Elle voyait l'ombre de Thorne, gravée en elle, indélébile.

Il pensait l'avoir soumise. Il pensait l'avoir possédée en la reconstruisant à son image. Il n'avait pas compris que dans chaque pacte avec le diable, le diable finit toujours par s'attacher à l'âme qu'il a achetée.

Elle prit un flacon d'antiseptique resté sur le plateau et le vida sur le sol, effaçant les traces de son sang avec un chiffon. Ce n'était pas par souci de propreté. C'était pour lui voler ses reliques. Elle ne lui laisserait rien. Pas une goutte, pas une écaille de sa peau. Elle serait son obsession la plus pure, son addiction la plus mortelle.

À l'extérieur, le vent des Alpes hurlait contre les parois de verre de la clinique, une plainte sauvage qui semblait répondre au silence de la chambre forte où elle était enfermée. Isadora s'allongea sur le parquet, là où Elias s'était agenouillé. Elle ferma les yeux, sentant la vibration du bâtiment dans ses os.

Le prédateur était tombé amoureux de sa proie, et la proie venait de découvrir qu'elle pouvait dévorer le chasseur de l'intérieur.

L'inversion des pôles était achevée. Le froid ne venait plus des montagnes. Il venait d'elle.

# Chapitre 15

## L'Apothéose du Titane

L'aube n'était pas une promesse de lumière, mais un scalpel gris tranchant la crête des Alpes. Dans le studio de la clinique, le silence possédait une densité minérale. Isadora se tenait au centre du parquet de chêne noir, les pieds nus, sentant le froid remonter le long de ses chevilles comme une anesthésie bienvenue.

Elle n'avait pas dormi. Elle avait passé la nuit à écouter le métal en elle. Le titane ne dort jamais ; il attend. Il est une présence étrangère, une intrusion de perfection industrielle dans la faillibilité de la chair. Elle sentait la tige intramédullaire dans son fémur, cette colonne vertébrale de rechange, ancrée par des vis qui, par temps de gel, semblaient vibrer à une fréquence que seule son âme pouvait entendre.

Elle commença ses étirements. Pas ceux d'une ballerine, mais ceux d'une suppliciée qui vérifie la tension de ses cordes. Sa jambe gauche — la jambe de verre, la jambe de foudre — se déplia avec une raideur qui n'était plus de la douleur, mais de la résistance mécanique. Elle entendit le clic-clac discret des tissus cicatriciels qui se déchiraient sous l'effort. C'était un son délicieux. Le son du progrès.

La porte coulissa. Elias Thorne entra.

Il ne dit pas un mot. Il ne portait pas sa blouse de médecin, seulement une chemise de soie noire dont les manches étaient retroussées sur des avant-bras veineux, et ce regard de collectionneur d'insectes rares. Il s'assit sur le tabouret de cuir, dans l'ombre, et croisa ses longues jambes. Il dégageait une odeur de café amer et d'éthanol.

« Montre-moi la limite, Isadora, » murmura-t-il. Sa voix était un rasoir caressant une gorge. « Montre-moi où la femme s'arrête et où l'œuvre commence. »

Isadora ne répondit pas. Elle n'avait plus besoin de mots. Elle se plaça en première position. Ses talons se touchaient, son bassin était verrouillé par des mois de torture kinésithérapeutique. Elle fixa son propre reflet dans le miroir immense. Elle ne vit pas une danseuse. Elle vit un moteur. Un assemblage hybride conçu pour une seule fonction : l'impossible.

Elle lança le premier \*plié\*. Profond. Si bas que ses tendons crièrent. Le titane grinça contre l'os, une plainte sourde, interne. Elle remonta, lente, souveraine. Elias ne cillait pas. Il observait la cicatrice sur sa cuisse, ce long éclair de peau boursouflée qui scellait leur pacte.

— « Ton centre de gravité a glissé de trois millimètres vers la gauche, » nota-t-il, la voix dénuée d'émotion. « Tu compenses. Tu as peur de la rupture. »

— « Je n'ai peur de rien, Elias. Surtout pas de ce qui m'appartient. »

Elle s'élança.

Ce n'était pas de la danse. C'était une agression contre la gravité. Elle enchaîna des \*pirouettes\* avec une vélocité que sa jambe d'origine n'aurait jamais pu supporter. La force centrifuge tentait d'arracher le muscle du métal, mais le métal tenait bon. Elle était un tourbillon de chair pâle et de volonté noire. À chaque tour, elle voyait Elias. Son visage calme. Ses mains qui se crispaient sur ses genoux. Il était en train de jouir de sa propre création, une extase cérébrale de démiurge devant son automate.

Elle s'arrêta net, en équilibre sur la pointe de sa jambe brisée. Elle ne tremblait pas. Le titane absorbait les chocs, stabilisait la structure. Elle était une cathédrale de métal.

— « Le Bolchoï t'aurait répudiée pour cette raideur, » dit-il en se levant lentement. Il s'approcha d'elle, franchissant le périmètre de sécurité qu'elle s'était imposé. « Mais moi... je préfère cette monstruosité. Tu es plus précise qu'un métronome. Plus froide qu'une lame. »

Il s'arrêta juste derrière elle. Elle sentait la chaleur de son corps, un contraste violent avec le froid des Alpes qui léchait les vitres. Il posa ses mains sur ses hanches. Ses doigts étaient des pinces chirurgicales.

— « Fais-le, » ordonna-t-il à son oreille. « Le saut de l'ange. Celui qui t'a brisée. »

Isadora sentit un frisson électrique parcourir sa colonne. Le \*Grand Jeté\* avec cambrure arrière extrême. La figure qui avait fait exploser son fémur sur la scène de Moscou deux ans plus tôt. Le souvenir de l'os qui cède, le son d'une branche de bois vert qui se casse net, l'odeur de la laque et de la sueur froide... tout remonta.

— « Si je tombe, Elias, je ne me briserai pas cette fois. Je me pulvériserai. »

— « Alors ne tombe pas. Sois le métal, Isadora. L'os est une faiblesse biologique. Le titane est une certitude. »

Il recula, la laissant seule face au miroir, face à son destin de machine.

Isadora prit une inspiration qui sembla lui déchirer les poumons. Elle recula jusqu'au fond du studio. L'espace semblait immense, une arène pour un sacrifice. Elle courut. Un pas, deux pas, trois pas de préparation.

Elle s'envola.

Pendant une seconde suspendue, le temps s'étira comme du verre fondu. Elle n'était plus une femme. Elle était un arc tendu à rompre. Sa jambe gauche propulsa son

corps avec une force inhumaine, le titane agissant comme un ressort parfait. Dans les airs, elle se cambra, sa tête touchant presque ses talons, une posture de martyr et de déesse. Elle vit les sommets enneigés par les vitres, elle se crut plus haute qu'eux.

Puis, l'atterrissage.

Le choc fut sismique. Une onde de choc remonta de son talon, traversa le genou, remonta le long du fémur et vint percuter son bassin. C'était un bruit de métal contre métal, un claquement sec qui résonna dans tout le studio.

Elle resta immobile, en arabesque parfaite. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

Elle attendit la douleur. Elle attendit l'effondrement. Rien ne vint. Seulement une vibration résiduelle, un bourdonnement dans ses os qui ressemblait à un chant de victoire. Elle avait réussi. Elle avait accompli ce que la nature interdisait.

Elle se redressa lentement et se tourna vers Elias.

Il était blême. Pour la première fois, le masque du Dr Thorne s'était fissuré. Ses yeux brûlaient d'une terreur admirative. Il s'approcha d'elle, presque en trébuchant. Il s'agenouilla à ses pieds, sans un mot. Ses mains tremblantes remontèrent le long de sa cuisse, cherchant la trace de la tige de titane sous la peau, comme un fidèle touchant une relique sacrée.

— « Tu l'as fait, » murmura-t-il, la voix brisée. « Tu es... magnifique. »

Isadora posa sa main sur le sommet de sa tête, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux sombres. Elle ne le touchait pas par affection. Elle le tenait comme on tient un trophée. Elle sentit la soumission de l'homme qui avait passé des mois à l'humilier pour la reconstruire. Il avait voulu créer un objet, une créature d'obéissance, mais il avait engendré un prédateur.

— « Regarde-moi, Elias, » commanda-t-elle.

Il leva les yeux vers elle. Il n'y avait plus de calcul dans son regard. Plus de manipulation. Il n'y avait que le vide immense de celui qui a tout donné à son œuvre et qui réalise que l'œuvre n'a plus besoin de lui.

— « Je ne suis plus ta patiente, » dit-elle, sa voix résonnant avec une clarté métallique. « Je ne suis plus ton projet. Je suis la raison pour laquelle tu vas te détruire. »

Elle pressa son pied — le pied de titane — sur l'épaule d'Elias, le forçant à s'incliner davantage. La douleur dans sa cuisse était là, lancinante, une compagne fidèle, mais elle l'utilisait comme un carburant.

— « Tu voulais posséder la liberté de mon mouvement, » continua-t-elle en se penchant vers lui, ses cheveux tombant comme un rideau noir autour de leurs visages. « Mais tu ne possèdes que le fer que tu as mis en moi. Et ce fer me permet de te piétiner. »

Elias laissa échapper un rire étranglé, un son qui ressemblait à un sanglot. Il attrapa sa cheville, serrant si fort que ses jointures blanchirent.

— « Détruis-moi alors, » expira-t-il contre sa peau. « Si c'est le prix pour voir cette perfection une dernière fois. »

Isadora sourit. C'était un sourire de lame de rasoir. Elle sentit l'inversion totale de leur monde. La clinique, les Alpes, les protocoles médicaux... tout cela n'était plus qu'un décor de théâtre en train de brûler. Il l'avait brisée pour la rendre éternelle. Il l'avait soignée pour devenir son esclave.

Elle se dégagea de sa prise avec une grâce cruelle et se dirigea vers la barre de danse. Elle reprit ses exercices, le rythme de ses talons sur le parquet sonnait comme un glas.

— « Sors, Elias, » dit-elle sans se retourner. « Va préparer la suite. Je veux danser jusqu'à ce que l'os ne soit plus qu'un souvenir. Je veux que tu regardes chaque seconde de mon agonie triomphante. C'est ta seule fonction désormais. Être mon témoin. »

Elias Thorne se leva lentement. Il recula vers la porte, les yeux fixés sur la silhouette d'Isadora qui s'étirait à nouveau, une ombre de métal projetée sur le mur blanc. Il sortit en silence, l'âme scellée dans la chambre forte de son obsession.

Isadora resta seule. Elle monta sur pointes. La douleur irradiait, pure, électrique, divine. Elle ferma les yeux. Elle n'était plus la Lumière du Bolchoï. Elle était l'Obscurité du Titane.

Et pour la première fois de sa vie, elle ne se sentit pas brisée. Elle se sentit achevée.

# Chapitre 16

## L'Autopsie du Consentement

L'aube sur les Alpes n'est pas une promesse ; c'est une dénonciation. La lumière, crue, impitoyable, se répercutait sur les sommets enneigés pour venir frapper les vitres de la clinique avec une précision chirurgicale. Dans la chambre 402, Isadora ne dormait pas. Elle ne dormait plus vraiment depuis que le titane avait remplacé la moelle. Elle écoutait le silence de la bâtisse, ce bourdonnement sourd de transformateurs électriques et de souffrances feutrées.

Ce matin-là, le silence avait une texture différente. Une faille.

La porte de sa chambre, d'ordinaire scellée par le clic magnétique de la console centrale, était entrouverte. Un centimètre de vide. Une invitation ou un test. Elias Thorne ne laissait jamais rien au hasard ; même ses erreurs étaient des pièges soigneusement tendus.

Isadora se redressa. Sa jambe droite, ce tisonnier de métal froid gainé de chair cicatricielle, protesta immédiatement. Elle ignora la morsure nerveuse. Elle glissa ses pieds nus sur le sol de marbre chauffé, une sensation obscène de confort qui lui rappela son statut de captive de luxe. Elle s'avança vers la porte, le battement de son cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau de proie en cage.

Le couloir était désert. Les veilleuses de nuit clignotaient, fatiguées. Au bout de la galerie, le bureau d'Elias. La porte était grande ouverte, révélant le sanctuaire de l'homme qui l'avait déconstruite fibre après fibre.

Elle entra. L'odeur de Thorne l'envahit instantanément : un mélange de solution

hydroalcoolique, de papier vieux et de cette note de cuir sombre qui semblait émaner de sa peau même. Sur le bureau d'ébène, un trousseau de clés reposait à côté d'un badge de sécurité « Accès Total ». Et, plus troublant encore, un dossier beige, épais, frappé du sceau du secret médical.

\*Sujet 084 : Vance, Isadora.\*

Elle s'assit dans le fauteuil de cuir, le trône du maître, et ouvrit le dossier. Ses doigts tremblaient légèrement, non pas de peur, mais d'une excitation malsaine. Elle y vit tout. Les clichés radiographiques de son fémur pulvérisé, bien sûr. Mais aussi les notes manuscrites d'Elias. Sa calligraphie était penchée, agressive, comme si chaque lettre cherchait à en découdre avec le papier.

\*« Jour 42. Le sujet montre une résistance fascinante à la douleur induite. La dissociation est presque totale. Elle ne cherche plus à guérir pour elle-même, mais pour valider ma théorie. L'érosion de son ego est en marche. Isadora n'est plus une danseuse ; elle devient une extension de ma propre volonté. Le point de rupture est proche, là où la haine se transmute en une dépendance vitale. »\*

Isadora lut chaque ligne, chaque insulte clinique, chaque analyse de sa déchéance. Il n'y avait pas d'amour là-dedans. Il y avait une dévotion de taxidermiste. Il l'avait observée se noyer, notant avec soin la couleur de ses lèvres qui viraient au bleu, attendant le moment exact pour lui insuffler un air empoisonné.

Elle leva les yeux vers la grande baie vitrée. Au loin, au-delà des sapins noirs, se trouvait le poste de garde, puis la route sinueuse qui descendait vers la vallée, vers la liberté, vers un monde où les gens marchaient sans compter leurs pas, où l'on ne vous brisait pas pour vous réapprendre à respirer. Les clés étaient là. Sa voiture, une Mercedes noire qu'elle avait aperçue sur le parking, l'attendait sans doute.

Elle imagina la scène. Elle franchirait les portes. Elle irait à la police. Elle montrerait

ce dossier, ces protocoles de « rééducation » qui ressemblaient à des carnets de torture. Elias Thorne finirait dans une cage de béton, et elle...

Elle irait où ?

Elle regarda sa jambe. La cicatrice luisait sous les néons, une traînée de bave d'escargot argentée le long de sa cuisse. Sans Elias, elle n'était qu'une infirme parmi tant d'autres. Une gloire déchue qui boitait dans les rues de Moscou, recevant des regards de pitié qui l'auraient tuée plus sûrement que n'importe quelle lame. Ici, dans ce laboratoire de l'abjection, elle était une déesse de métal. Elle était sa perfection privée.

Une ombre se découpa dans l'encadrement de la porte.

Elias ne dit rien. Il était appuyé contre le chambranle, les bras croisés, vêtu d'une chemise blanche immaculée dont les manches étaient retroussées sur ses avant-bras puissants. Il n'avait pas l'air surpris. Il attendait le verdict de l'autopsie.

— Tu as tout ce qu'il te faut, Isadora, dit-il d'une voix basse, dénuée d'émotion. Les clés. Le dossier. Les aveux de mes méthodes... peu orthodoxes. La porte d'entrée est déverrouillée jusqu'à six heures. Tu as vingt-deux minutes.

Isadora fixa le badge de sécurité. Son reflet dans le bureau noir lui renvoya l'image d'une femme qu'elle ne reconnaissait plus. Ses pommettes étaient saillantes, ses yeux brûlaient d'une fièvre noire.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de rasoir.

— Parce qu'un consentement qui n'est pas testé par la possibilité de la trahison n'est qu'une soumission de façade. Je ne veux pas d'une esclave, Izy. Je veux une complice. Je veux que tu choisisses ton enfer en toute connaissance de cause.

Il fit un pas dans la pièce. La tension entre eux devint une chose physique, une masse d'air comprimé qui rendait la respiration difficile.

— Dehors, tu seras Isadora Vance, la danseuse brisée qu'on regarde avec une nostalgie polie. Ici, tu es le chef-d'œuvre de ma vie. Tu es la douleur qui devient poésie. Choisis.

Isadora sentit une pulsion sauvage lui parcourir l'échine. Elle se leva, ignorant la crampe qui lui tordit le mollet. Elle s'approcha de lui, si près qu'elle sentit la chaleur émaner de son torse. Elle vit dans ses yeux gris une étincelle de quelque chose qu'il ne pouvait pas tout à fait contrôler : la terreur d'être rejeté par sa propre création.

Elle tendit la main, non pas vers les clés, mais vers le briquet de bureau en argent massif qui traînait près du cendrier.

D'un geste lent, presque liturgique, elle alluma la flamme. Le petit dard bleu dansa entre eux. Elle saisit le dossier « Sujet 084 » et en présenta le coin au feu.

Le papier mit quelques secondes à prendre. Puis, la flamme orangée commença à dévorer les notes cliniques, les rapports de torture, les mesures de ses os, l'inventaire de ses larmes. L'odeur de l'encre brûlée emplit l'espace. Elle ne lâcha le dossier que lorsqu'il devint un brasier trop brûlant pour ses doigts, le jetant dans la corbeille en métal où il continua de se consumer, transformant les preuves de son calvaire en une poignée de cendres anonymes.

Elias ne bougea pas un muscle. Sa mâchoire se contracta, seul signe de son trouble.

— Je n'ai nulle part où aller, Elias, murmura-t-elle. Tu t'es assuré de brûler le reste du monde bien avant que j'entre ici.

Elle fit un pas de plus, brisant la dernière barrière de son espace personnel. Elle posa sa main sur sa gorge, sentant le pouls rapide, erratique du docteur.

— Mais ne te méprends pas. Je ne reste pas parce que je t'appartiens. Je reste parce que je veux te voir échouer. Je veux voir le moment où ton contrôle se brisera contre ma résistance. Tu crois m'avoir reconstruite ? Tu n'as fait qu'aiguiser la lame qui finira par te trancher.

Elle sentit les mains d'Elias se poser sur ses hanches, ses pouces s'enfonçant dans la chair tendre juste au-dessus de sa prothèse. C'était une prise de possession, mais aussi un ancrage. Ils étaient deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre pour ne pas couler, tout en essayant de s'entre-noyer.

— Ton agonie triomphante, murmura-t-il contre son oreille. Je serai là pour chaque seconde.

— Verrouille la porte, Elias, ordonna-t-elle en reculant vers la barre de danse installée dans le coin du bureau. Verrouille-la de l'intérieur.

Il obéit. Le bruit du loquet électronique résonna comme un coup de feu dans la pièce.

Isadora se plaça face au miroir. Elle ne regarda pas son visage, mais le mouvement de ses muscles sous la peau, cette mécanique complexe que Thorne avait recalibrée avec une cruauté divine. Elle monta sur pointes. La douleur fut immédiate, une décharge électrique qui partit de sa cheville pour exploser dans son bassin. C'était une douleur familière, une vieille amie, la seule chose qui lui disait qu'elle était encore en vie.

Dans le reflet, elle vit Elias s'asseoir. Il l'observait avec cette intensité dévorante, les mains jointes sous son menton, le prédateur admirant la grâce de la proie qui refuse de mourir.

Elle commença un enchaînement, une suite de pirouettes d'une rapidité suicidaire. À chaque tour, elle sentait le métal de son fémur grincer contre l'os naturel, un dialogue de friction et de souffrance. Elle dansait sur les cendres de son dossier, sur les ruines de son ancienne vie, sur le cadavre de son propre consentement.

Elle n'était plus une victime. Elle était une condamnée qui avait elle-même bâti son échafaud pour s'assurer qu'il soit à la hauteur de sa légende.

La pièce devint étouffante, chargée de l'odeur de la fumée et de la sueur. Isadora accéléra encore, cherchant le point de rupture, cherchant cette seconde précise où la structure céderait enfin, où elle pourrait s'effondrer dans les bras de son bourreau, certaine qu'il serait là pour ramasser les morceaux, juste pour avoir le plaisir de les briser à nouveau.

Elle s'arrêta net, en pleine extension, le corps vibrant comme une corde de violon trop tendue. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

— C'était parfait, dit Elias d'une voix enrouée.

— C'était un mensonge, répliqua-t-elle sans le regarder. Re commençons.

Elle se remit en position. Dehors, le soleil finissait de dévorer l'ombre des Alpes. La prison était parfaite. Les barreaux étaient faits de souvenirs et de titane, et la clé, Isadora venait de la regarder se transformer en cendre.

Elle était enfin libre. Elle n'avait plus besoin d'espoir. Elle n'avait plus besoin que de lui, et de la haine sublime qui les enchaînait l'un à l'autre dans cette danse macabre.

# Chapitre 17

## Os Brisés, Âmes Liées

Le givre sur les vitres de « L'Altitude » dessinait des architectures cristallines, des structures aussi fragiles et complexes que le réseau de nerfs sous la peau d'Isadora. À cette heure, entre le dernier soupir de la nuit et l'indifférence de l'aube, la clinique n'était plus qu'un sarcophage de verre et de béton suspendu au-dessus du vide helvétique.

Isadora était assise sur le bord du lit chirurgical de la salle d'examen 402. Ses pieds nus ne touchaient pas le sol. Elle observait sa cuisse droite. La cicatrice, autrefois un sillon boursouflé de douleur, était devenue une ligne de démarcation argentée, presque élégante. Sous la peau, elle sentait le froid du titane. Le métal n'avait pas seulement remplacé la structure de son fémur ; il avait colonisé sa conscience. Elle était désormais une créature hybride, une symphonie de chair asservie à une armature industrielle.

La porte s'ouvrit sans un bruit. Elias Thorne ne frappait jamais. On ne frappe pas à la porte de son propre laboratoire.

Il portait sa blouse blanche, immaculée, dont le froissement léger était le seul métronome de leur existence. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de l'antiseptique et du cuir de ses chaussures formait une aura étouffante autour de lui. Il ne dit rien. Il attendit qu'elle lève les yeux.

— Fais-le bouger, ordonna-t-il enfin.

Sa voix était basse, dénuée de la moindre chaleur, une lame de scalpel effleurant une

artère.

Isadora souleva sa jambe. Un mouvement fluide, millimétré, d'une précision qui aurait fait pleurer de jalousie n'importe quelle ballerine du Bolchoï. Mais il n'y avait aucune joie dans ce geste. C'était une exécution. Elle était l'automate, et il tenait la clé de remontage.

Elias s'approcha davantage. Ses mains froides se refermèrent sur son genou. Ses doigts, longs et experts, pressèrent les tissus, cherchant la moindre trace d'inflammation, le moindre signe de résistance. Isadora ne tressaillit pas. Elle avait appris que la douleur était une information, pas une émotion.

— Tu sens la friction ? demanda-t-il en tournant la rotule avec une fermeté qui aurait dû être insupportable.

— Je sens... la perfection, murmura-t-elle.

Elias marqua un temps d'arrêt. Ses yeux gris plongèrent dans les siens, y cherchant une trace de l'ancienne Isadora, celle qui pleurait, celle qui luttait, celle qui le haïssait. Il ne trouva qu'un miroir vide. Il avait réussi. Il avait vidé la statue pour la remplir de sa propre volonté.

— La perfection est un état instable, Isadora. C'est une chute ralentie. Tu penses être guérie parce que tu ne boites plus. Mais tu ne seras guérie que lorsque tu auras oublié que tu as jamais été entière sans moi.

Il lâcha sa jambe. Elle retomba lourdement sur le matelas, un bruit sourd de viande et de métal.

— Va au studio, dit-il en se détournant déjà vers son bureau encombré de radiographies et de dossiers noirs. La répétition commence maintenant. Elle ne

s'arrêtera jamais.

\*\*\*

Le studio de danse de « L'Altitude » était une cage de verre suspendue au-dessus du précipice. Le soleil d'hiver, blanc et cruel, frappait le parquet de chêne clair, révélant chaque grain de poussière en suspension.

Isadora enfila ses pointes. Elle ne les nouait plus avec la fébrilité de l'espoir, mais avec la méthode d'un soldat préparant son arme. Elle se leva. Son corps était une machine de guerre esthétique. Ses muscles étaient longs, secs, striés comme ceux d'une écorchée vive.

Elias était assis dans l'ombre, au fond de la salle, un carnet sur les genoux. Il n'était plus le médecin. Il était le spectateur unique, le Dieu jaloux d'un culte dont elle était la seule prêtresse.

— La Suite n°1 de Bach, annonça-t-il.

La musique emplit l'espace, froide et mathématique. Isadora s'élança.

Chaque pas était un blasphème contre la biologie. Elle sautait plus haut qu'auparavant, restait en l'air un quart de seconde de trop, comme si la gravité elle-même craignait de la toucher. À chaque réception, le choc résonnait dans sa colonne vertébrale, une décharge électrique qu'elle accueillait avec une sorte de faim perverse. Le titane dans son fémur vibrait. Elle aimait cette vibration. C'était le signal qu'elle appartenait à Elias.

Elle exécuta une série de fouettés. Un, deux, dix, vingt. Sa tête tournait, le monde n'était plus qu'un flou de blanc et de gris, mais son centre de gravité restait immuable, ancré par la main invisible de Thorne.

Soudain, il frappa dans ses mains. Le silence qui suivit fut plus violent que la musique. Isadora s'arrêta net, une jambe en l'air, le corps vibrant de tension.

— Trop d'âme, Isadora, cracha-t-il en se levant. Tu cherches encore à exprimer quelque chose. Tu cherches encore à communiquer.

Il s'approcha d'elle, parcourant le parquet avec une lenteur prédatrice. Il s'arrêta derrière elle, son souffle chaud dans sa nuque, contrastant avec le froid de la pièce.

— Tu n'es pas là pour raconter une histoire. Tu es là pour illustrer la contrainte. Ta beauté ne vient pas de ta liberté, elle vient de l'exactitude de ton obéissance. Recommence. Sans visage. Sans regard. Sois l'os, Isadora. Sois le métal.

Elle hocha la tête, les yeux fixés sur le reflet de Thorne dans le miroir. Elle vit l'obsession brûler dans son regard, une flamme noire qui se nourrissait de sa propre destruction. Elle comprit alors, avec une clarté terrifiante, que ce cycle n'avait pas de fin. Il ne la laisserait jamais partir, non pas parce qu'il l'aimait, mais parce qu'elle était le seul endroit au monde où son pouvoir était absolu.

Et elle ? Elle ne partirait jamais, car au-delà de ces murs, au-delà de cette douleur orchestrée, il n'y avait que le silence d'une vie ordinaire. Et Isadora Vance préférait être un monstre magnifique dans une cage d'or qu'une femme brisée dans le monde des hommes.

Elle repartit. Cette fois, son visage était un masque de marbre. Ses mouvements étaient d'une pureté robotique, d'une cruauté géométrique. Elle dansa jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les crêtes, jusqu'à ce que la sueur gèle sur sa peau, jusqu'à ce que ses orteils saignent à travers le satin rose de ses chaussons.

\*\*\*

Plus tard, dans la pénombre de la bibliothèque, l'atmosphère était plus lourde encore. Elias servit deux verres de vin rouge, sombres comme du sang veineux. Il n'y avait pas d'autres patients à « L'Altitude ». Les autres avaient été renvoyés, ou s'étaient brisés définitivement sous le poids de ses méthodes. Ils n'étaient plus que deux, les derniers habitants d'un royaume de glace.

Isadora était assise dans un fauteuil en velours, ses jambes allongées devant elle. Elle regardait le feu mourir dans la cheminée.

— Tu penses à quoi ? demanda Elias, sa voix trahissant une rare pointe de curiosité, ou peut-être d'inquiétude.

— À la prochaine fracture, répondit-elle sans le regarder.

Il esquissa un sourire, un étirement de lèvres qui n'atteignait pas ses yeux.

— Tu l'attends ?

— Je la désire. Sans elle, tu n'as plus de raison de me toucher. Sans elle, je redeviens fonctionnelle. Et la fonctionnalité est d'un ennui mortel.

Elias posa son verre et s'agenouilla entre ses jambes. Il posa ses mains sur ses cuisses, ses pouces massant lentement le tissu cicatriciel.

— Tu as compris le secret, Isadora. La santé est une stagnation. La pathologie est la seule forme de transcendance. Je te briserai encore, sois-en sûre. Je trouverai chaque point faible, chaque micro-fissure dans ta volonté, et je les exploiterai jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une poussière d'étoile entre mes mains.

— Et tu me reconstruiras, ajouta-t-elle, ses doigts se perdant dans les cheveux

sombres du médecin.

— Toujours. Plus forte. Plus aliénée. Plus mienne.

Il approcha son visage du sien. Leurs souffles se mêlèrent, une danse de prédateurs qui s'étaient reconnus. Il n'y avait pas d'amour ici, seulement une osmose de névroses, un pacte de sang signé dans le silence des Alpes.

— Dis-le, ordonna-t-il.

Isadora ferma les yeux, savourant le poids de son emprise, l'odeur de sa domination. Elle se sentait vide, et ce vide était sa plus grande victoire.

— Je n'existe que par ta main, murmura-t-elle. Brise-moi les os, Elias. Brise-les encore. C'est la seule façon que j'ai de savoir que je suis en vie.

Il ne répondit pas. Il n'avait plus besoin de mots. Il la souleva et l'emporta vers la salle de soins, là où les lumières ne s'éteignaient jamais, là où le cycle de la destruction et de la création allait reprendre, pour l'éternité.

Dehors, la neige commença à tomber, recouvrant les traces de pas, effaçant le monde extérieur, scellant le tombeau de cristal où la ballerine et son bourreau continuaient leur valse macabre, seuls survivants d'un naufrage qu'ils avaient eux-mêmes provoqué.

La porte se referma sur un bruit de verrou électronique.

Le silence de « L'Altitude » était enfin parfait.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Brise-moi les Os"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)